



Chloe Wilcox

Ordonne-moi!

Éditions Addictives

3

Egalement disponible :

Contrat avec un milliardaire

Découvrez les aventures de Juliette et Darius, le milliardaire aux multiples facettes. Une intrigue sentimentale intense et sensuelle qui vous transportera jusqu'au bout de vos rêves les plus fous.



Phoebe P. Campbell

Contrat
avec un
Milliardaire

Éditions Addictives

OceanofPDF.com

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mr Fire et moi

La jeune et jolie Julia est à New York pour six mois. Réceptionniste dans un hôtel de luxe, rien de mieux pour parfaire son anglais ! À la veille de son départ, elle fait une rencontre inattendue : le multimilliardaire Daniel Wietermann, alias Mister Fire, l'héritier d'une grande marque de joaillerie. Électrisée, elle va se soumettre à ses caprices les plus fous et partir à la rencontre de son propre désir... Jusqu'où sera-t-elle prête à aller pour réaliser tous les fantasmes de cet homme insaisissable ?

Lucy K. Jones

Mr Fire et moi



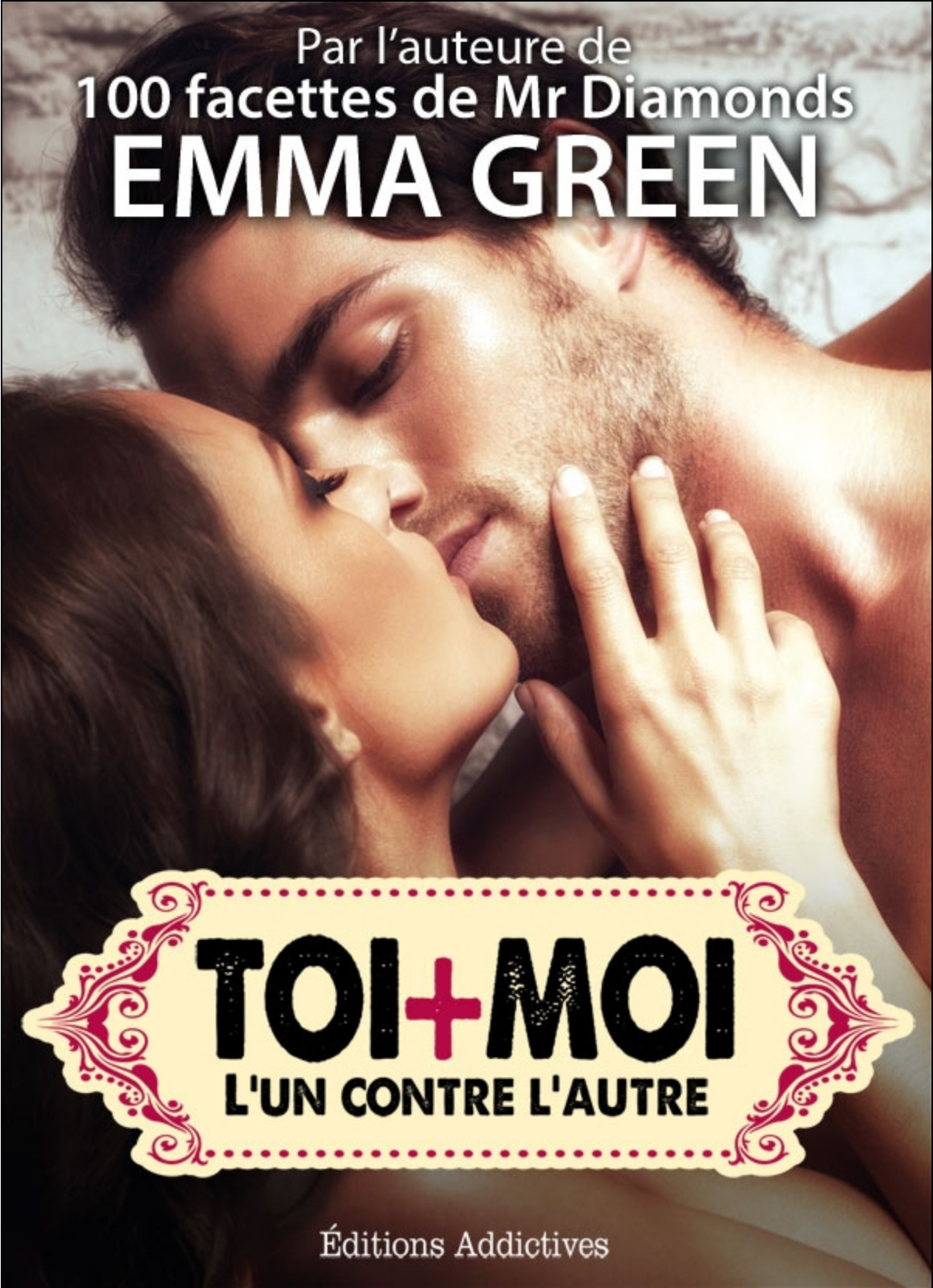
Éditions Addictives

OceanofPDF.com

Egalement disponible :

Toi + Moi : l'un contre l'autre

Tout les oppose, tout les rapproche. Quand Alma Lancaster décroche le poste de ses rêves à King Productions, elle est déterminée à aller de l'avant sans se raccrocher au passé. Bosseuse et ambitieuse, elle évolue dans le cercle très fermé du cinéma, mais n'est pas du genre à se faire des films. Son boulot l'accapare ; l'amour, ce sera pour plus tard ! Pourtant, lorsqu'elle rencontre son PDG pour la première fois – le sublime et charismatique Vadim King –, elle reconnaît immédiatement Vadim Arcadi, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Douze ans après leur douloureuse séparation, les amants se retrouvent. Pourquoi a-t-il changé de nom ? Comment est-il arrivé à la tête de cet empire ? Et surtout, vont-ils parvenir à se retrouver malgré les souvenirs, malgré la passion qui les hante et le passé qui veut les rattraper ?

A romantic close-up photograph of a man and a woman about to kiss. The man is on the right, with his eyes closed and a slight smile. The woman is on the left, looking up at him. Her hand is gently touching his cheek. The background is softly blurred, suggesting an indoor setting with warm lighting.

Par l'auteure de
100 facettes de Mr Diamonds
EMMA GREEN

TOI+MOI
L'UN CONTRE L'AUTRE

Éditions Addictives

OceanofPDF.com

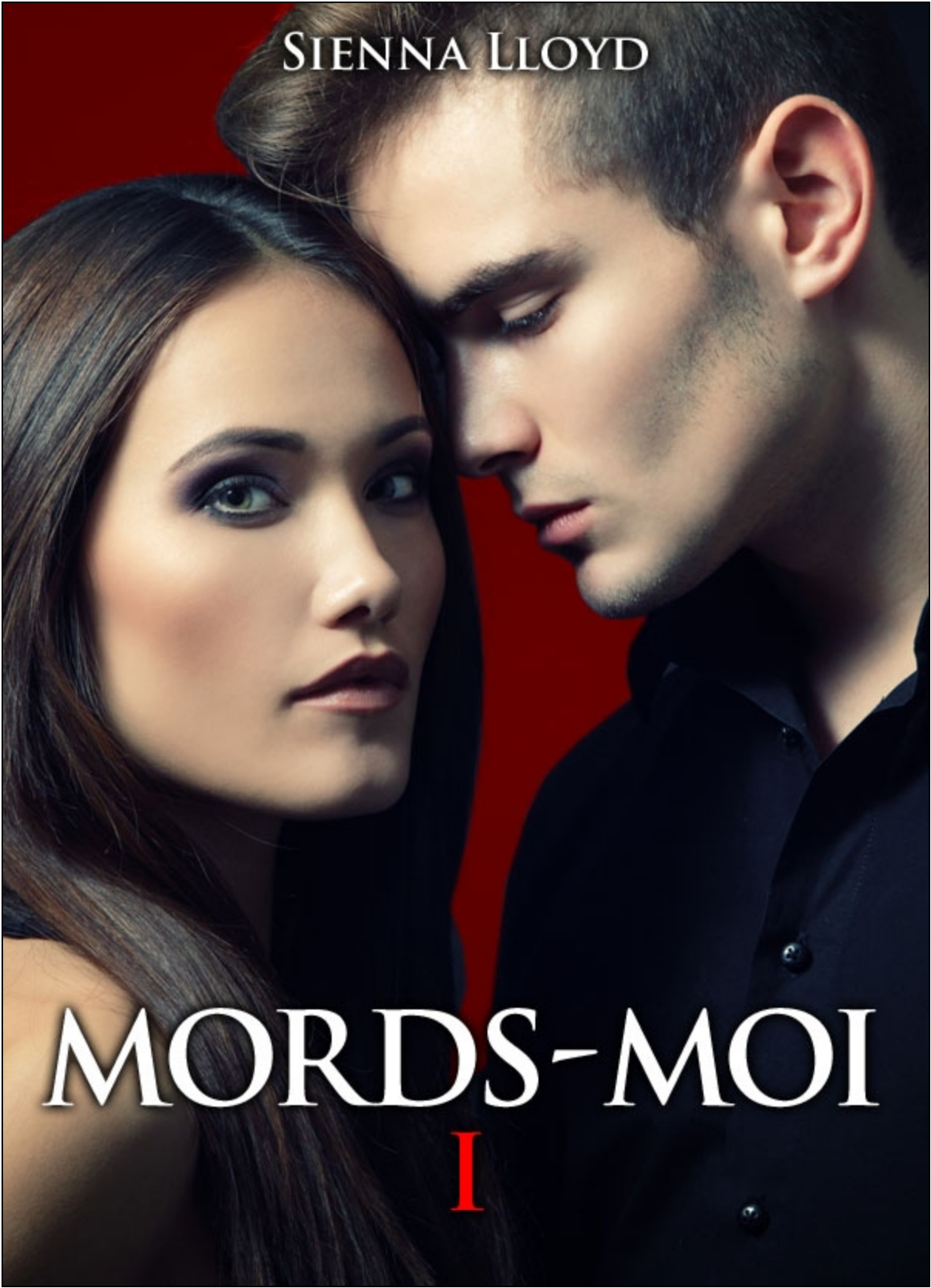
Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mords-moi !

Le monde se divise désormais entre mortels et vampires. La société semble s'être adaptée à la cohabitation des deux espèces, mais les méfiances persistent.

Une nuit, une grosse berline roulant à vive allure renverse Héloïse, une jeune femme de 22 ans. L'homme qui en sort, visiblement pressé, s'empare de son corps et le transporte jusqu'à sa voiture. Cet homme, c'est Gabriel, un magnifique et mystérieux vampire. Héloïse va devoir rester chez lui jusqu'à la nouvelle lune, 27 jours plus tard.

Une relation sensuelle et fascinante, contée avec talent par Sienna Lloyd.
Un livre troublant et envoûtant, à la croisée de Twilight et Cinquante nuances de Grey !



SIENNA LLOYD

MORDS-MOI I

OceanofPDF.com

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Tout pour lui

Adam Richter est jeune, beau et milliardaire. Il a le monde à ses pieds. Eléa Haydensen est une jeune et jolie virtuose. Complexée par ses rondeurs, inconsciente de son talent, Eléa n'aurait jamais pensé qu'une histoire entre Adam et elle était possible.

Et pourtant... une attirance irrésistible les pousse l'un vers l'autre. Mais entre le manque d'assurance d'Eléa, la fougue d'Adam et les embûches que certains aimeraient mettre sur la route des deux jeunes gens, leur histoire d'amour ne va pas être de tout repos !



TOUT POUR LUI

MILLIARDAIRE
ET DOMINATEUR

Éditions Addictives

OceanofPDF.com

Chloe Wilcox

ORDONNE-MOI !

Volume 3

OceanofPDF.com

1. Luxe, panique... et volupté ?

27 août

Je suis tellement nerveuse que je ne sais plus où donner de la tête. Que dois-je faire en premier ? Me coiffer ? M'habiller pour ne pas défaire mon chignon par la suite ? Me maquiller ? D'accord. Mais pour quel look opter ? Un rouge à lèvres foncé me donnerait l'air plus mûre, mais quelque chose de naturel serait certainement de meilleur goût...

Eh oui ! j'ai beau me trouver dans l'une des suites du Four Seasons de New York, je reste la même Louisa : je manque toujours autant d'assurance... Il va pourtant falloir que j'en fasse preuve, si je veux me montrer à la hauteur de la soirée qui m'attend : je suis attendue chez les LaGuardia dans moins d'une heure ! Les LaGuardia sont les parents de Sandro, le cousin de David. Sylvia LaGuardia, née baronne de Schiari – tout comme sa défunte sœur, la mère de David – a épousé Emilio LaGuardia, un puissant homme d'affaires new-yorkais. Ce dernier est en ce moment hospitalisé suite à un grave problème cardiaque. Ce qui explique ma présence dans cette ville. Autant dire que ce sombre événement ne m'aide pas à me détendre. Je me demande si ma place est vraiment parmi cette famille ce soir... Après tout, depuis notre arrivée, David a passé son temps au chevet de son oncle. Il s'est installé chez sa tante pour l'aider et la soutenir jusqu'à l'opération. Il semble avoir à cœur de passer le plus de temps possible avec les siens : je ne voudrais pas paraître intrusive.

Bon, certes, il m'a demandé de le suivre pour le soutenir dans cette épreuve. Mais même si j'ai accepté les yeux fermés, je garde en mémoire son avertissement dans le hall de l'aéroport de Florence : « Il y a des choses sur moi que tu dois savoir. » Quelles choses exactement ? Je n'en ai pas la moindre idée. David a-t-il renoncé à me parler ? Ou est-il tout simplement trop absorbé en ce moment par ses affaires de famille, par

l'angoisse, par la fatigue due au décalage horaire, pour le faire ? Je n'en sais rien mais il me reste peu de temps pour découvrir ce qu'il semblait prêt, hier encore, à m'avouer. Dans dix jours, pour moi, ce sera le retour en France et la reprise des cours à l'université. Que va-t-il ensuite advenir de notre relation ? Est-il d'ailleurs juste de parler de « relation » ? Après tout, lorsque j'ai voulu dire à David, juste avant notre départ précipité pour les États-Unis, que je l'aime, il a refusé de m'écouter, arguant qu'il était encore trop tôt pour ça. Or, le temps nous manque. Vais-je finir par rentrer à Paris sans même avoir pu lui dire ce que je ressens ?

Voilà que les pensées se bousculent dans ma tête... Ce n'est vraiment pas le moment ! Je suis si pressée... Il ne faut surtout pas que je sois en retard, j'ai vraiment envie de faire bonne impression. Chaque détail compte. Le choix de la tenue me paraît une question épineuse. Je n'ai pas envie de faire preuve d'une coquetterie déplacée et, de toute façon, je n'ai vraiment pas la tête à ça. Mais le concierge de l'hôtel m'a apporté tout à l'heure une sublime robe de cocktail Chanel en soie et dentelle, « de la part de monsieur Fulton ». Ce serait inconvenant de ne pas la porter, ne serait-ce que pour marquer ma reconnaissance. Même si, je l'avoue, je n'ai vraiment pas l'habitude d'être gâtée à ce point et que je ne suis pas forcément à l'aise avec l'idée que David fasse autant de folies pour moi.

Rien que la pièce où je me trouve en ce moment est d'un luxe extravagant ! Je n'ose imaginer combien il débourse chaque jour pour cette suite royale et son petit salon beige, son épaisse moquette, ses fenêtres immenses qui donnent sur Central Park, pour ces lis qui embaument la chambre au lit *king size*... Et je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il faut que je reste fidèle à moi-même. Que je ne m'habitue pas à ce luxe. Après tout, dans dix jours seulement, mon carrosse risque fort de redevenir citrouille.

Je trotte jusqu'à la salle de bains de marbre en enfilant bon an, mal an ma paire de sandales Louboutin – une folie faite aujourd'hui pour surprendre David. Je n'aurais sans doute pas dû craquer ainsi mais je mets au défi toute fille de se promener dans New York sans rentrer dans l'un des innombrables magasins de chaussures qui jalonnent les rues. Et puis après tout, «

YOLO », comme disent les étudiants d'ici : *You Only Live Once*, on ne vit qu'une fois. J'arrive devant le miroir et là, c'est le choc. Avec ma tenue et mon chignon, j'ai l'impression pendant une fraction de seconde d'être Audrey Hepburn ! Rassurée par l'image que me renvoie mon reflet, j'enfile mon trench, attrape mon sac à main et me dirige jusqu'à l'ascenseur.

En franchissant la porte du Four Seasons, j'enfile mes lunettes de soleil et me prend à rêver que je suis une star de cinéma... Les LaGuardia habitent un peu plus haut – sur la 5^e Avenue, bien entendu. J'ai envie de passer par Central Park ; je n'ai pas encore eu l'occasion d'y mettre les pieds. Je m'apprête à m'élancer quand soudain, Gary surgit devant moi.

– Mademoiselle Mars... bonjour. Me feriez-vous le plaisir de me suivre ?

Sa casquette sous le bras, il désigne du menton la limousine. Je fais un sourire radieux au chauffeur et lui emboîte le pas. Une fois de plus, la galanterie de David me fait fondre. Gary m'ouvre la porte du véhicule : je me retiens de justesse de pousser un petit cri de joie lorsque j'entrevois la silhouette de mon amant, irrésistible dans son smoking. Faussement impassible, je grimpe dans l'habitacle en prenant appui sur la banquette en cuir qui craque sous mes doigts, quand tout à coup, je m'exclame :

– Sandro ? !

Car en effet, ce n'est pas David Fulton qui m'attend dans la voiture mais son cousin. Ce dernier me lance un de ces sourires enjôleurs dont il a le secret.

– Bonjour Louisa. J'espère que vous ne m'en voudrez pas : j'ai pris la liberté d'emprunter Gary pour venir vous chercher. Je ne résiste jamais au plaisir d'un tête-à-tête avec une jolie femme.

Quel culot ! Je vire à l'écarlate et sens les ailes de mon nez se froncer. Quand Sandro joue les séducteurs, ça me met mal à l'aise. Je trouve ce genre de phrases très déplacées. Mais Sandro est au fond un gentil garçon car, sentant mon malaise, il ajoute :

– J’espère que ma plaisanterie sur le tête-à-tête ne vous contrarie pas, Louisa. C’est simplement ma manière à moi de vous dire que vous êtes stupéfiante de beauté, ce soir. Je m’excuse si je me suis montré cavalier.

Je me détends légèrement. Sandro reprend :

– Pour tout vous dire, je voulais passer vous prendre pour vous briefer un peu sur ma famille. Je sais que ce genre de rencontre peut être impressionnante, et David est plutôt de nature taiseuse... À un tel point que ma mère elle-même est nerveuse à l’idée de vous rencontrer ! Rendez-vous compte : jamais David ne lui a présenté de... de jeune femme...

Cette idée m’enchante et me terrifie à la fois. Ainsi, je serais donc une grande première dans la vie de David Fulton ? Eh bien j’ai intérêt à me montrer à la hauteur. J’essaie de ne pas céder à la panique et sonde plutôt Sandro pour savoir ce qui m’attend.

– David est proche de la baronne ?

– Proche ? Vous voulez rire, j’espère ? Elle est comme une mère pour lui ! Après tout, c’est elle qui l’a élevé après le décès de ses parents. David vous en a parlé j’imagine.

Comme si c’était dans la nature de David de se livrer...

Tenant de masquer mon ignorance et mon trouble, je réponds.

– Euh... Oui, un peu, bien entendu.

Mais Sandro semble comprendre qu’il va falloir m’éclairer puisqu’il enchaîne.

– Quand mon oncle et ma tante sont décédés dans ce tragique accident de la route, David est venu vivre avec nous. Ma mère l’a élevé comme s’il était son fils, je l’ai accueilli comme un frère. Mon père Emilio a fait de même, mais avec hélas, je crois, moins de succès. Tout comme David, il n’est pas très doué pour montrer ses sentiments. Ces deux-là ont toujours entretenu des rapports tendus... On pourrait même aller jusqu’à dire violents...

J'ai sans doute l'air ébahi par ces révélations car Sandro s'empresse de préciser :

– Je vous rassure, cette période est révolue : Emilio et David n'ont pas eu de grave dispute depuis des années. Ces souvenirs déplaisants remontent à notre adolescence.

– Ce n'est pas cela... C'est juste que je prends conscience que je n'avais jamais cherché à savoir ce qu'était devenu David après s'être retrouvé orphelin. En fait, je ne savais même pas, pour tout dire, que son père et sa mère avaient péri dans un accident de voiture. Vous le connaissez : il peut être assez... imperméable.

Sandro éclate d'un rire franc qui nous rapproche instantanément.

– « Imperméable » ? Vous avez le sens de l'euphémisme ! C'est moi qui ai dû dire à ma mère que David était revenu en ville en... puis-je le dire sans vous offenser ? ... en charmante compagnie. Cet empoté n'a pas été fichu de piper mot à votre sujet !

Il glisse, en appuyant son propos d'un clin d'œil :

– C'est donc moi le responsable qui vous entraîne dans l'assommante réunion de famille qui vous attend ce soir !

D'apprendre cela me déçoit mais je tente de masquer mon dépit. J'aurais aimé que David prenne de lui-même l'initiative de me présenter sa famille. Mais cela me fait du bien de savoir que j'ai trouvé un allié dans la personne de Sandro. Je lui souris.

Cependant, les pensées tourbillonnent dans ma tête. Était-ce de l'accident que David désirait m'entretenir avant que nous n'allions plus loin, lui et moi ? Avait-il besoin de se livrer avant de pouvoir entendre mes mots d'amour ? Pourtant, ce que je viens d'apprendre n'entache en rien mes sentiments ! C'est même tout le contraire : je pense à l'enfant qu'il a été, cet enfant dont la vie a brusquement basculé suite à une affreuse tragédie, et je ne l'en aime que plus. Derrière l'homme impressionnant et mystérieux, je vois désormais le petit garçon orphelin. Mon cœur se serre. J'aimerais le

consoler, ce petit bonhomme, panser l'immense blessure qu'il porte en lui. N'est-ce pas cela, finalement, l'amour ? Non pas tomber amoureux et se dire que cela durera à jamais, mais aimer une personne en se disant que cela a *toujours* été le cas, à chaque étape de sa vie, même si nous ne la connaissions pas encore ? Alors que je pense à tout ça, la voiture se gare. Le portier se précipite vers la limousine et nous ouvre la porte. Sandro sort le premier et me tend la main.

– Merci.

Nous entrons dans un hall tout en dorures. Mes talons résonnent sur le sol de marbre.

La vache ! Quel luxe !

Nous avançons vers l'un des six ascenseurs du building, qu'un groom appelle pour nous.

– Dernier étage, monsieur LaGuardia ?

Sandro acquiesce. Mon cœur bat à cent à l'heure. De quoi ai-je l'air ? Mon nouvel ami, sentant ma panique, me dit avec chaleur et bonhomie :

– Ma mère va vous adorer, Louisa. Elle est beaucoup moins impressionnante et bien plus chaleureuse que son titre ne le laisse supposer.

L'ascenseur s'arrête. Je me sens flageolante, comme si l'on s'apprêtait à me livrer en pâture aux lions. Sandro sort ses clés pour ouvrir, je m'engouffre à sa suite. J'entends une voix s'exclamer :

– Enfin !

Une petite tornade brune accourt vers nous ; une femme d'environ 45 ans, menue, extrêmement chic dans son tailleur de grand couturier, avec un faux air d'Isabella Rossellini – mêmes pommettes hautes, même nez d'une finesse exemplaire, même regard ardent. Ce doit-être Sylvia LaGuardia. Elle passe devant son fils en faisant mine de ne pas le voir.

– Pousse-toi, grand nigaud. Tu m’empêches d’embrasser notre invitée !

Je comprends maintenant d’où Sandro tire sa douce ironie. La baronne me plaît immédiatement. Elle agrippe mes mains et m’embrasse sur la joue gauche. Surprise, je rougis et murmure, en esquissant une révérence discrète :

– Madame...

– Oh ! pas de manières entre nous : appelez-moi Sylvia.

Elle attrape mon bras et me glisse :

– Après tout, c’est comme si nous étions de vieilles amies. J’ai *tellement cuisiné* mes garçons à votre propos !

David surgit dans l’entrée et semble surpris de me voir déjà de mèche avec sa tante. Il pose son regard sur moi, puis sur Sandro.

– Tiens, vous êtes arrivés ensemble ?

– Oui, j’espère que tu ne m’en voudras pas, mais je n’ai pu résister au plaisir d’aller chercher Louisa à son hôtel. J’ai donc enlevé, en moins d’une heure, et ton chauffeur et ta fiancée. Tu me connais, je suis incorrigible.

Au mot « fiancée », David se raidit et esquisse un sourire forcé.

Bon...

– J’imagine que tu as dû abreuver cette pauvre Louisa de ton habituel flot de paroles. Ta bouche doit être asséchée : va donc nous servir un verre pendant que je débarrasse mademoiselle de ses affaires.

David s’approche de moi et m’embrasse chastement sur la joue avec de s’emparer de mon trench et de le tendre à un majordome surgi de nulle part. Il fait descendre sa main le long de mon dos et la plaque fermement contre mes reins. Son contact me brûle. D’un geste assuré, il me dirige vers le salon. Sylvia nous y attend. Elle m’accueille avec une coupe de champagne. J’attrape le cristal délicat et trempe mes lèvres dans le liquide doré.

Bon sang, quel nectar ! Je n'ai jamais rien bu de tel !

Mes yeux s'écarquillent.

– C'est un Clos d'Ambonnay de 2008, une merveille.

Sylvia me dit ça en souriant.

– Je voulais faire les choses bien : c'est un tel événement pour moi de vous rencontrer !

Elle s'installe sur le canapé en cuir brun de ce vaste salon Art déco. Je l'imite.

– Je suis désolée de vous recevoir en de si pénibles circonstances. Avec l'opération de mon mari demain, je ne sais plus où donner de la tête. Heureusement, Sophie, notre cuisinière, a tout pris en charge. Nous mangerons russe ce soir : le caviar et la vodka sont deux excellentes manières d'oublier les soucis !

Je suis surprise par le côté canaille de la mère de David. Elle m'amuse et me séduit. Je m'attendais à un repas guindé : je pense que finalement, je vais passer une excellente soirée.

– Je suis moi-même désolée de vous avoir donné tant de peine avec mon arrivée, et plus peinée encore des tristes circonstances de notre rencontre.

– Mon enfant, ne le soyez pas ! Ce dîner va justement nous donner du baume au cœur. La perspective de votre venue m'a permis de vivre ma première journée joyeuse depuis des semaines. Je me fais tant de souci pour Emilio... Mais je m'en fais également pour David ! Ce garçon vit dans une solitude qui m'effraie. Savoir qu'il a une amie pour le soutenir m'enchanté !

Solitaire, David ? On parle bien de David Fulton, l'homme le plus courtisé du monde littéraire ?

– Mais dites-moi, Louisa, que faites-vous dans la vie ? Et comment avez-vous rencontré mon neveu ?

J'aime la chaleur maternelle avec laquelle elle évoque l'homme que j'aime. La bienveillance que nous ressentons pour David est, je l'espère, un point commun suffisant pour que nous devenions bonnes camarades.

– Oh, c'est une histoire banale, qui a bien entendu viré au romanesque – mais ça, j'ai cru comprendre que c'était l'une des spécialités de David. Nous nous sommes connus sur mon lieu de travail : JM Laroque, l'éditeur français de votre neveu, chez qui j'effectuais un stage...

David m'interrompt :

– Au début, Louisa ne m'aimait pas beaucoup.

Je proteste, en vain.

– Si, si, ne dis pas le contraire... Elle me trouvait arrogant. Elle était d'ailleurs d'une extrême impertinence...

David sourit, amusé de ma gêne, et reprend de plus belle.

– J'ai immédiatement aimé son aplomb. Au bout de quelques jours à la courtoiser, j'ai été littéralement obligé de la supplier de me suivre en Italie, chez Claudia !

Sylvia s'exclame :

– Vous avez rencontré Claudia ! Oh ! ça me fait plaisir. Claudia est l'une des personnes qui compte le plus pour cette famille. C'est bien simple, c'est notre ciment. Elle était ma nourrice lorsque j'étais enfant. Elle était aussi celle de ma sœur...

Un ombre voile le regard de Sylvia. J'enchaîne vite, pour ne pas qu'un malaise s'installe :

– Je ne l'ai hélas pas rencontrée, mais David m'a beaucoup parlé d'elle. Nous étions dans sa maison, un endroit magnifique !

Nous parlons un moment de l'Italie. Sandro égaie la conversation du récit de ses amours estivales de jeunesse avec les filles du coin. Il ajoute aux anecdotes de ses déconvenues successives des détails parfois grivois pour provoquer sa mère, qui le gronde comme un enfant facétieux. Je ris beaucoup et surprend parfois sur moi le regard de David, qui semble soulagé et attendri par la scène. Puis nous passons à la salle à manger, et le festin démarre. Le majordome a dressé une table somptueuse sur laquelle sont posés saumons aux arômes variés, différentes sortes de caviars, thé noir aux cerises confites, vodka – que Sandro s'empresse de nous servir dans de petits verres à peine plus gros qu'un dé à coudre.

– Je voudrais proposer un toast. Je lève mon verre à cette famille réunie. À mon père, absent ce soir, auquel j'envoie mes plus tendres pensées. À toi, Maman, pour ta force et ton courage. Tu te bats toujours pour que la vie et la joie triomphent : une fois de plus, cette table en est la preuve, c'est un succès. À David, mon cousin et mon frère, et à Louisa, qui nous amène ce soir gaieté et douceur. Enfin, à Sophie, grâce à qui nous allons pouvoir profiter de ces mets alléchants. *Nasdrovia* !

Sandro vide son verre d'un trait. Nous l'imitons puis prenons place. Je suis installée à côté de Sandro et face à David. Cet éloignement physique me rassure quelque peu : sentir son corps près de moi me trouble tant que je crois que je n'aurais pas eu la force de m'intéresser à autre chose qu'à lui. Là, en petit comité, à côté de Sandro l'enfant terrible, j'écoute Sylvia qui se confie et me livre ses craintes.

– Vous comprenez, mon mari est un tel bourreau de travail ! Et puis, il est tellement têtue ! Les médecins se sont pourtant montrés très clairs : un pontage n'est pas un remède contre les problèmes cardiaques. C'est une béquille, qui sert à soutenir un changement de mode de vie radical. Il va falloir qu'Émilio lève le pied, renonce aux cigares, à la viande rouge... La véritable épreuve n'est pas tant l'opération de demain que toutes ses mauvaises habitudes qu'il va devoir perdre. J'ai peur qu'il n'écoute personne et n'en fasse qu'à sa tête. C'est un trait des hommes de cette famille...

Elle me sourit d'un air complice.

– Ils peuvent se montrer très obstinés. Voire insupportables...

David et Sandro font mine de protester.

– Ne niez pas les garçons ! Oh, Louisa, vous ne pouvez pas imaginer ce que ces deux-là m'ont fait subir lorsqu'ils étaient enfants ! Lorsque nous nous réunissions avec toute la famille l'été en Toscane, ma sœur et moi ne pouvions pas les laisser sortir de la maison sans craindre le pire.

– Oh ! Sylvia. Par pitié, racontez-moi !

– Figurez-vous qu'un jour, David s'est mis en tête de construire un radeau – il y avait une rivière non loin de la propriété de Claudia. Il devait avoir 7 ans et Sandro, 4 ou 5 ans à peine. Avec des bouts de corde, ils ont lié entre eux des rondins de bois mort et des planches récupérées je ne sais où. Ensuite, ils ont lancé leur embarcation sur l'eau. D'après ce que Sandro m'a rapporté, David a décrété : « Je monte le premier. Je suis le capitaine de ce navire et le plus âgé de nous deux : s'il m'arrive quelque chose, ce sera moins grave parce que j'ai vécu plus longtemps... »

Sandro coupe sa mère pour reprendre le fil du récit.

– David a grimpé dessus et, par miracle, ce bout de bois a flotté. Il m'a fait signe de le rejoindre. Je suis monté à mon tour, et là, la corde a craqué...

C'est au tour de David de raconter.

– On a commencé à couler. Dans la panique, j'ai commencé à nager vers la rive. En me retournant, j'ai vu Sandro qui tentait de m'appeler entre deux sanglots. Il était si petit qu'il ne savait pas encore nager ! J'y suis retourné pour le repêcher mais je n'avais pas assez de force... Heureusement qu'il y avait des baigneurs sur la rive qui sont venus nous secourir tous les deux. On est rentrés trempés et penauds à la maison...

– Et ces deux petits crétins n'ont rien dit ! Bien entendu !

Sylvia leur jette un regard faussement furieux mais je devine que ce souvenir éveille encore chez elle une véritable inquiétude. Cette femme est une louve : elle ferait tout pour ses petits.

– Je n’ai appris cette histoire qu’à leur adolescence, à la faveur d’une autre bêtise qu’ils ont faite ensemble. Ils croyaient, naïvement, qu’en avouant qu’ils s’étaient mis en danger des années avant et avaient failli y laisser leur peau, j’oublierais qu’ils venaient de tenter de faire le mur !

Je ne cesse de rire. Je continue ma visite guidée dans l’enfance de David Fulton. Sylvia me montre des photos de lui, enfant. Certaines coiffures sont... improbables.

– Oh ! mais on dirait un petit champignon.

David rit de bon cœur.

– C’est Claudia qui me coupait les cheveux l’été et elle n’était pas très au fait des tendances... Mais je te remercie de cette flatteuse comparaison.

Dieu, que cette soirée est délicieuse ! J’ai l’impression, pour la première fois, d’être proche de David. D’habitude, sa présence me tend. C’est comme si mon désir pour lui me paralysait et m’empêchait d’être tout à fait moi-même. Là, j’ai l’impression que nous sommes sur la même fréquence. Mais il est, hélas, déjà l’heure de partir... Le dîner est terminé et mes trois hôtes doivent se lever aux aurores pour aller à l’hôpital : David restera une nuit de plus chez Sylvia pour être proche des siens. Je prends congé. Sylvia m’étreint avec chaleur.

– Merci Louisa. Depuis plusieurs jours, j’avais l’impression d’être une vieille dame de 100 ans : votre venue m’a rappelé ma jeunesse et des souvenirs heureux. J’en avais bien besoin.

Sandro m’embrasse lui aussi, puis David me raccompagne à la voiture. Dans l’ascenseur, nous nous taisons et osons à peine nous regarder. Mes mains tremblent d’émotion. J’ai l’impression d’avoir tant appris de lui ce soir ! Désormais, j’ai peur. Peur qu’une fois de plus, David se rétracte. Qu’il

dénie que ce moment a bien eu lieu et qu'il nous a rapprochés. Je suis perdue dans ces sombres pensées quand, tout à coup, David pivote et m'embrasse avec fougue. Ses lèvres, son corps, se collent au mien. Sous son poids, je recule et me retrouve le dos collé au mur. Ses mains viennent chercher ma chair. Elles remontent le long de mes cuisses et relèvent ma robe. Son bassin se colle au mien, je halète... Mais déjà, une petite sonnerie nous avertit que nous sommes arrivés au rez-de-chaussée. David s'éloigne de moi et rajuste sa cravate, je lisse ma robe le long de mes hanches, les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Nous avançons sans un mot jusqu'à la sortie de l'immeuble. Gary, fidèle à son poste, se précipite hors de la limousine pour m'ouvrir. L'instant est solennel.

- Au revoir, Louisa.
- Au revoir, David.
- Nous nous verrons demain. Je t'appellerai dès la fin de l'intervention.
- Oui, d'accord... J'espère... j'espère que tout ira bien. Pour ton oncle et pour vous trois.
- Je l'espère aussi.

Je m'engouffre dans la limousine quand, soudain, David m'interpelle.

- Louisa ?

Je me retourne, la main sur la poignée de la porte de la voiture.

- Ce fut une soirée... intéressante. À bien des niveaux.

Sa voix semble émue alors que, tentant de garder une contenance, il me lance :

- Bonne nuit, mademoiselle Mars.

2. Le jour nous appartient

28 août

J'ouvre les yeux en ayant l'impression d'avoir à peine dormi. J'ai fait des rêves tellement réalistes qu'ils semblaient des souvenirs venus me hanter. Je revois l'intérieur de l'appartement des LaGuardia, je me remémore certaines séquences du dîner. J'ai vraiment l'impression que quelque chose a basculé durant cette soirée, et cela m'effraie. J'ai si peur que David, dont je commence à connaître les réflexes, se referme brutalement après s'être abandonné et ouvert. Si peur qu'il arrive quelque chose à son oncle et que cela change la donne entre nous. Si peur à l'idée de quitter New York dans seulement neuf jours.

Ma suite immense, avec ses fenêtres donnant sur la ville bruyante, semble une cage en verre. Je ne peux pas supporter d'être là. J'ai besoin de descendre dans la rue, de voir des visages. J'ai envie de me dépenser en marchant. Je prends une douche rapide, enfile un jean et des baskets, noue un chignon négligé, enfile mon trench et quitte l'hôtel. J'avance instinctivement vers le parc. Non loin du lac, je croise un vendeur de hot dogs.

- Combien pour vos petits pains ?
- 4 dollars pièce.
- Non, non, pas pour un hot dog : juste pour le petit pain.

J'en achète quatre pour 8 dollars afin d'aller nourrir les canards. Émietter la brioche, la leur lancer, me distrait quelque peu. J'essaie de ne pas consulter trop souvent mon portable qui est dans ma poche, mais c'est dur. Il n'est pas loin de midi : l'opération a dû finir. Soudain, le téléphone vibre. Ma main se fige autour de lui. Une sonnerie, deux sonneries... Je prends une grande inspiration.

- Allô ?
- Louisa ? C'est David.

Un silence. Quelques fractions de seconde durant lesquelles mon cœur bat la chamade.

– Tout s'est bien passé, Louisa. Émilio est en salle de réveil : il a parfaitement supporté l'intervention.

Mes mains tremblent alors que je pousse un soupir de soulagement.

- Où es-tu ?
- Dans le parc. Je... je voulais marcher en attendant ton appel. Tu es encore à l'hôpital ?
- Oui.
- J'arrive immédiatement.

Je raccroche et me précipite vers la première sortie. Je me retrouve sur la 5^e Avenue et hèle un taxi. Pour arrêter le véhicule, je me jette presque sous ses roues, comme je l'ai vu faire dans les films.

– Au *Presbyterian Hospital*, s'il vous plaît.

J'arrive vingt minutes plus tard et me rue dans le hall. David est là, en train de prendre un café à la machine. Ses cheveux sont ébouriffés et ses yeux cernés. Il est vêtu d'un simple jean et d'un tee-shirt. Il a l'air épuisé et soulagé. Je crois que je ne l'ai jamais trouvé aussi beau qu'en cet instant. Je cours vers lui et me jette dans ses bras puissants. Il me soulève. Sans même y penser, je presse mes lèvres sur les siennes.

– Oh ! David, je suis tellement soulagée...

Il me repose au sol et me serre dans ses bras.

– Merci d'être venue Louisa. Merci d'être là pour moi.

Je suis bouleversée par la spontanéité de notre étreinte, par la reconnaissance qu'il m'exprime.

– Tout va bien se passer désormais ?

– L'opération avait pour but d'éviter qu'Émilio refasse un autre infarctus. S'il suit le régime qui lui a été imposé par les médecins et laisse tomber ses affreux cigares, tout devrait rentrer dans l'ordre.

– Tu as l'air éreinté, David.

– Éreinté, affamé, hirsute... La matinée a été longue. J'ai juste envie de quitter cet endroit.

– Ta tante et Sandro sont là ? Ce serait sans doute convenable que j'aille les saluer...

– Ils sont dans la chambre d'Émilio, mais seule la famille est admise.

Mon cœur se serre à cette phrase. Ce n'est pas rationnel, je le sais, mais je me suis sentie tellement à ma place hier que je ne peux m'empêcher d'avoir la crainte que se perde cette nouvelle intimité avec David et les siens.

– Toi aussi, tu as l'air tendue Louisa. J'imagine que la nuit ne t'a pas épargnée... Viens, sortons d'ici, allons célébrer cette excellente nouvelle ! Je t'emmène déjeuner Chez Daniel.

– Chez Daniel ?

Mes yeux s'écarquillent. Je connais la réputation du chef Daniel Boulud. Je ne suis absolument pas assez apprêtée pour aller déjeuner chez la coqueluche de la cuisine française !

– David... Nous ne sommes pas habillés pour ça !

David éclate de rire.

– Te voilà devenue une dame de la haute, Louisa. Ne t'en fais pas : j'ai mes habitudes là-bas, personne ne s'offusquera de mon accoutrement. Quant à toi, tu es divine, comme d'habitude.

Nous sortons de l'hôpital allégés, bras dessus bras dessous, impatients d'aller déguster la cuisine de Daniel. En nous voyant arriver, l'hôtesse sourit à David.

– La table habituelle, monsieur Fulton ?

David acquiesce et nous suivons l'hôtesse jusqu'au centre de la salle, sous l'une des voûtes en pierre. J'examine la carte pendant que David commande une bouteille de champagne.

– Nous sommes en jean et baskets dans un restaurant chic, avec comme projet de nous enivrer avant le début de l'après-midi : j'aime beaucoup notre irrévérence.

– C'est qu'il y a en toi un enfant impertinent dont tu m'avais soigneusement caché l'existence.

J'ai lancé ça dans un sourire, mais le visage de David prend soudain une expression grave.

– Tu ne crois pas si bien dire...

Mince, quelle idiote ! Après ce que Sandro m'a dit hier, j'aurais pu me douter que parler à David de son enfance n'était pas une très bonne idée !

– Louisa, tu te souviens, lorsque nous étions à l'aéroport de Florence ? Je t'ai dit que tu ignorais certaines choses sur moi. Des choses importantes, dont je voulais te parler...

J'opine du chef. Alors là, la situation devient délicate ! J'ai l'impression qu'il compte me parler du décès de ses parents. Est-ce que je le laisse faire ? Ce serait tout de même malhonnête de lui faire raconter une histoire que je connais déjà. Mais si je lui dis que je suis au courant, il risque de mal le prendre. N'avons-nous pas finalement, avec Sandro, violé son intimité en nous arrogeant le droit de parler de lui dans son dos ? À la fois, la vérité est toujours la meilleure option. Je prends mon courage à deux mains.

– Sandro m'a déjà tout raconté, David.

Ses yeux s'écarquillent.

– Comment ça ?

– Hier, lorsqu'il est passé me prendre pour me conduire au dîner. Eh bien, dans la limousine... il m'a raconté, pour tes parents.

David a l'air furibard.

– Oh ! il ne faut pas lui en vouloir. Je t'en prie ! Il a cru bien faire ! Il voulait que je comprenne mieux la nature de ta relation avec ton oncle et ta tante ! Ça partait d'un bon sentiment...

– Louisa, écoute-moi, c'est extrêmement important : qu'est-ce que Sandro t'a raconté *exactement* ?

– Pas grand-chose, je t'assure ! Il est resté très factuel... Il n'a fait qu'évoquer l'accident de tes parents et le fait qu'Émilio et Sylvia t'ont ensuite recueilli...

Cette fois, je le vois, David est ivre de colère. Il se recule dans son siège et déclare, d'une voix tranchante comme un couteau :

– Eh bien mon cher cousin a une mémoire très sélective, Louisa ! Mon oncle ne m'a pas « recueilli » : il a laissé les services sociaux me placer dans un foyer, à Brooklyn. C'est seulement des années plus tard – sept, pour être précis – qu'il a soudainement décidé de devenir mon tuteur légal.

Le ton de David se fait ouvertement sarcastique :

– J'imagine que la fortune de mes parents et l'astronomique assurance vie qu'ils avaient contractée n'avait rien à voir avec cette généreuse décision.

Je deviens blême. Je suis autant ahurie par le caractère inattendu de ces révélations que par leur violence. David Fulton, que je croyais être né avec une cuillère en argent dans la bouche, a vécu en foyer d'accueil ! Il a successivement perdu ses parents et a été abandonné par sa seule famille !

– David je... j'étais à mille lieux d'imaginer tout ça !

– Ce n’est rien, Louisa. N’en parlons plus. Disons juste que ça me met très en colère lorsqu’Émilio apparaît soudain comme le bon Samaritain. Contrairement à son épouse ou à son fils, ce n’est pas exactement quelqu’un de très recommandable...

David semble se calmer enfin :

– Mais Sylvia et Sandro l’aiment, et leur bonheur compte plus que tout à mes yeux.

Malgré ces paroles apaisées, je suis désormais incapable d’avaler quoi que ce soit. Je suis bien trop bouleversée. Les questions se bousculent dans ma tête. Sept ans ? Dans un foyer ? Comme ce petit garçon, qui m’attendrissait tant hier encore en photo, a dû manquer d’amour ! Comme il a dû manquer de tout !

– Tu ne manges pas ?

Je secoue la tête négativement. Je n’arrive pas à faire taire mes trop nombreuses interrogations. Je sais bien que quand David dit qu’une discussion est close, il faut l’accepter. Mais cette fois, je ne peux pas : ce qui se joue est bien trop important.

– David, je ne crois pas que ce que tu viens de me dire soit « sans importance ». Je suis désolée mais, pour moi, tout ce qui te concerne compte. Je n’en ai rien à faire, des grands restaurants, des voyages en jet, des cadeaux somptueux, si je ne peux pas avoir accès à toi. L’homme que tu es, le garçon que tu as été, tout cela compte à mes yeux. Et je ne peux pas manger un tartare de coquilles Saint-Jacques en faisant comme si de rien n’était. J’ai besoin de comprendre qui tu es.

David m’écoute, attentivement. Son visage reste impassible mais dans ses yeux, je vois quelque chose devenir flou. Je sens que mon discours le touche plus qu’il ne l’agace. J’ose reprendre :

– Je m’en fiche, de Chez Daniel, du Four Seasons et de l’Upper East Side : c’est l’endroit où tu as grandi qui m’intéresse. Qui tu as été, et qui tu

es devenu.

– Vraiment ?

– Oui. Bien sûr que oui.

– Très bien.

David fait signe au serveur de nous apporter l'addition et nous quittons le restaurant en ayant à peine touché à nos entrées. Nous marchons dans la rue en silence. Je n'ai aucune idée de ce qui se trame. Soudain, David s'engouffre dans une bouche de métro.

Tiens, pas de limousine ou de taxi pour une fois ?

Je lui emboîte le pas et réalise que je n'ai encore jamais visité le subway new-yorkais.

– Pour faire le lien entre mon enfance et la vie que je mène aujourd'hui, la première chose à faire est de prendre la ligne N, Louisa. C'est celle qui relie Manhattan à Coney Island.

Assis côte à côte dans le train, nous gardons le silence. Au bout d'un quart d'heure environ, le métro surgit des entrailles de la terre et se met à rouler en plein air. Nous montons, nous descendons : mon regard reste tourné vers la fenêtre. Les immeubles et les maisons défilent. Je me demande combien de fois David a observé, enfant puis adolescent, ces mêmes bâtisses. La rame est déserte, hormis une vieille dame quelques sièges plus loin, et une jeune femme d'environ vingt ans affairée à tricoter un bonnet aux couleurs de la Jamaïque. La lumière semble annoncer l'automne à venir : le ciel est bas, la teinte ocre qui caractérise le ciel de Manhattan se dissipe peu à peu. Enfin, une voix annonce le terminus.

Toujours silencieux, nous sortons du métro et arrivons sur une large promenade qui borde l'océan. L'heure est grave, pesante. Je n'ose rien demander à David. C'est lui qui, alors que nous nous engageons dans une rue, prend la parole.

– Si nous continuons plus loin, ce sera le quartier slave. J'y ai passé de longues heures, plus jeune. Je faisais le mur pour aller découvrir les

nombreuses spécialités des cafés et cantines qui fleurissent dans le coin. Le bortsch russe, les kinkhali géorgiens, le chepelgush tchéchéne... C'est Gary qui m'a initié à tout ça. Sa famille était originaire du Caucase...

– Je me souviens, à présent, que tu m'avais dit avoir rencontré Gary lorsque vous étiez enfant. C'était donc au foyer...

David acquiesce. Soudain, nous tombons nez à nez avec une grande bâtisse délabrée. Les briques sont apparentes à certains endroits où le crépit n'a pas résisté à l'érosion des années.

– Voilà Louisa, c'est là que j'ai grandi.

L'endroit fait froid dans le dos, non à cause de sa laideur mais plutôt à cause d'une absence totale de caractère. Rien, ici, ne semble indiquer que des enfants grandissent, s'amuse, nouent des amitiés, sont aimés ; rien n'indique que ces murs abritent *de la vie*. La façade reste désespérément silencieuse.

– Peut-on entrer ?

David secoue la tête.

– Je ne préfère pas Louisa. Il y a ici des personnes que je préférerais ne pas... ne pas croiser. Tu voulais voir mon enfance : voilà, tu l'as vue. Il n'y a rien d'autre à en dire. J'ai passé du temps ici, j'ai parfois été recueilli quelques mois par des familles, mais les enfants vieux, on finit toujours par les rendre. Ils sont comme des jouets cassés. Ils ont déjà trop aimé et trop perdu, les adultes se lassent vite de leur tristesse.

Je contemple *mon* « jouet cassé ». Cet homme que je ne saurais dépeindre, dont le visage parfait demeure pour moi une énigme. Je m'attarde sur le coin de ses yeux, où se devine la fatigue, sur ses pommettes, que j'aimerais embrasser, sur sa bouche, figée dans une expression neutre, dont je sais qu'elle peut d'un instant à l'autre s'épanouir dans le sourire le plus solaire qu'il m'ait été donné de voir.

– Partons, Louisa. S’il te plaît, partons. Voir cet endroit... Ça fait ressurgir de vieux fantômes qui me bouleversent plus que je ne l’aurais imaginé.

Nous avançons à rebours dans ces rues où je ne remettrai probablement jamais les pieds. L’enfance de David Fulton est comme un livre qui se referme. Un conte terrifiant où je devine l’ombre du drame. En ce jour gris où l’été décline, le soleil est encore haut ; pourtant la journée est finie. Je suis épuisée, David également. La tristesse nous enveloppe et fait comme une bulle autour de nous. J’attrape sa main. Il me lance un pauvre sourire.

– Louisa, je... je me disais qu’on pourrait peut-être dormir chez moi, ce soir. Sylvia n’a plus besoin de moi, je peux regagner mon appartement. Nous enverrions Gary chercher tes affaires au Four Seasons ? J’ai besoin de sentir ta présence à mes côtés cette nuit. De sentir ton corps.

Je m’arrête et plante mes yeux dans les siens avec un courage qui me surprend moi-même. J’ouvre la bouche et m’entend prononcer :

– Jamais je ne te laisserai seul, David. Pas tant que tu désireras que je sois à tes côtés.

3. Malentendu à New York

29 août

Au réveil, une sensation de chaleur irradie ma peau. J'ouvre les yeux le plus lentement possible : je veux garder cette impression délicieuse de fatigue et de contentement. Lorsque j'émerge totalement, c'est pour constater que David et moi sommes soigneusement enlacés. Lui est allongé sur le dos et me maintient contre son buste, une main autour de ma taille et l'autre perdue dans mes cheveux. Ma tête repose sur son torse, mes mains agrippent ses épaules. J'ai envie de contempler son expression. Je tente de me redresser le plus doucement possible. Malheureusement, mon mouvement le réveille.

– Bonjour Louisa.

Sa voix est rendue enfantine par un reste de sommeil.

– Bonjour.

Je le laisse embrasser mes cheveux, puis ma tempe, puis ma nuque...

– Je suis affamé ! Nous n'avons rien mangé hier, entre ce déjeuner écourté et... et cette soirée *sportive*.

Je sens le feu monter à mon visage. Pour dissimuler mon trouble, je me presse contre lui – ce qui a pour effet d'augmenter le sien. Oui, la soirée et la nuit ont été... brûlantes, c'est le moins qu'on puisse dire.

– Que dirais-tu de filer sous la douche ? Le temps de consulter mes mails et je t'y rejoins. Nous pourrions ensuite aller prendre un brunch. Il est déjà tard !

– Quelle heure est-il exactement ?

– Bientôt 13 heures.

Hein ?

Je bondis. Je déteste me lever en début d'après-midi, même lorsque je n'ai pas d'obligations. Je tends le bras et attrape l'une de ses chemises, restée sur la chaise, que j'enfile négligemment avant de quitter le lit. Il me regarde, attendri.

– Ça te va bien, ce look garçonne.

– C'est heureux, parce que je n'ai pas d'affaires propres sur moi. Je vais devoir te l'emprunter.

Je trotte jusqu'à la salle de bains et ouvre la douche multijet. Je laisse l'eau chaude dénouer mes muscles un à un, en prenant soin de ne pas mouiller mes cheveux qui sont déjà suffisamment en pagaille comme ça. David tarde à me rejoindre. Tant pis. Je sors et lui crie :

– Aurais-tu une brosse à dents pour moi ?

– Oui ! Dans le dernier tiroir sous le lavabo !

J'ouvre et tombe effectivement sur un stock de brosses à dents neuves encore dans leur emballage. Soit ce garçon est extrêmement prévoyant, soit l'hygiène bucco-dentaire de ses conquêtes lui importe vraiment... David passe une tête par la porte.

– Louisa, j'ai un contretemps : Judith vient de me laisser un message ; un invité s'est désisté pour l'enregistrement d'un talk-show. La production me demande si je peux le remplacer au pied levé. Je dois être au studio dans moins d'une heure... Et ça risque de me prendre la journée entière... Je crains que notre brunch tombe à l'eau. Ça t'embête ?

– Pas le moins du monde !

– Bien. D'après Judith, l'enregistrement risque de durer jusqu'à 19 heures. À cette heure-ci, Williamsburg bouchonne... On pourrait se retrouver vers 20 heures pour dîner ? Je t'appelle ?

– Très bien.

– Fais comme chez toi. Un café t’attend à la cuisine. Je t’ai également laissé le numéro de Gary sur un Post-it, en cas de besoin. Il est censé prendre tes affaires au Four Seasons après m’avoir déposé, pour les ramener ici. Si tu préfères les emballer toi-même, passes-y avant quinze heures, d’accord ?

– D’accord.

Je sors de la salle de bains et vais m’installer à la cuisine pour déguster mon *caffè lungo*. David passe en trombe et m’envoie un baiser de loin.

– À ce soir !

J’entends la porte claquer. Je me retrouve seule. J’attrape l’exemplaire du *New York Times* qui repose sur le comptoir du bar américain. Je lis en diagonale un article, m’étire, regarde l’heure... Je devrais me rendre au Four Seasons pour préparer mes sacs... Il faut que je remette la main sur mes sous-vêtements, mon jean et mes baskets. Avec la nuit que je viens de passer... J’ai le souvenir qu’ils ont soigneusement été disséminés dans tout l’appartement. Je dis « appartement » mais le terme exact est plutôt penthouse puisque David jouit d’une vue panoramique exceptionnelle. L’endroit est bien plus luxueux qu’une suite du Four Seasons, mais également plus cosy. En tout cas, même si je n’en ai vu qu’une partie, c’est immense : espérons que je ne me perde pas !

Dans l’entrée, je vois mes chaussures. Dans le salon, j’aperçois mon tee-shirt. Mon jean est dans le couloir, ainsi que ma culotte. Ne manque plus que mon soutien-gorge, qui doit se trouver dans l’une des nombreuses pièces closes. Pas la chambre : ça, j’en suis certaine. Ni la salle de bains, que nous avons... explorée plus tard. La bibliothèque ? Oui, c’est bien là que... Mais quelle porte pousser ? J’attrape une poignée au hasard et la tourne. Non, ce n’est pas là : cette pièce semble être le bureau. Une chose me frappe, qui m’empêche d’immédiatement refermer la porte. Je ne sais pas exactement ce que c’est.

Tout à coup, ça me saisit. Cette pièce est *aveugle*, il n’y a aucune fenêtre.

Pourquoi installer son bureau dans un espace sans lumière ?

Machinalement, j'appuie sur l'interrupteur. Ce que je découvre me rassure dans un premier temps : c'est bien un bureau, avec une table, une chaise, une petite dizaine de dossiers qui s'empilent... Mais rapidement, quelque chose me dérange à nouveau. Ce sont les murs. Ils sont recouverts de coupures de presse. Sur les articles les plus longs, on peut voir la même photo : une adolescente avec de longs cheveux sombres, des yeux perçants et un nez retroussé. Elle sourit avec sincérité et pourtant, son regard reste dur, sauvage, farouche. Il s'en dégage une défiance qui me captive. Elle me semble étonnamment familière...

Où ai-je déjà vu ces yeux ?

Je m'approche pour mieux examiner ses traits et lire les articles correspondants.

À cet instant, mon regard est accroché par un autre détail : l'un des dossiers, sur le bureau. Il porte mon nom. Sans réfléchir aux conséquences de mon acte, je m'en saisis. La main tremblante, j'ouvre la chemise cartonnée puis, de stupeur, la lâche aussitôt. À l'intérieur, sont conservées des photographies. Je me baisse pour les ramasser et commence à les examiner. Ce sont des portraits en noir et blanc, pris sur le vif. Moi à la faculté, moi qui sors de mon appartement, moi en train de déjeuner avec Barbara, ma meilleure amie... Tout mon corps est parcouru de soubresauts. Je continue de faire défiler les images. Une nausée me saisit alors que je découvre des portraits individuels de mes proches. Adèle, Olivier, mes parents... Même Antoine, l'homme que fréquentait Barbara à l'automne dernier ! C'est à n'y rien comprendre... Je me sens tressaillir. Des taches noires se mettent à danser devant mes yeux. Je m'appuie sur la table pour conserver l'équilibre. Le vertige passe...

Paniquée, je remets les photographies en place et range le dossier là où je l'ai trouvé. Je sors de la pièce en prenant soin d'éteindre la lumière et me retrouve dans le couloir. Je reste un instant pantelante, puis la panique se saisit de nouveau de moi. Il faut que je sorte d'ici ! À la hâte, je me précipite dans l'entrée. J'enfile mes vêtements.

Mince, le soutien-gorge !

Tant pis. Je me chausse, attrape mon sac et mon trench, cours jusqu'à l'ascenseur. J'appuie frénétiquement sur le bouton d'appel. Le *ding* d'arrivée retentit, la porte s'ouvre ; je m'engouffre. C'est alors que je constate la présence d'une silhouette masculine dans la cabine. Trop tard, je bute contre elle. Je me recule, terrorisée.

– Louisa, ça va ?

Je m'apprête à pousser un cri quand soudain, je reconnais le cousin de David.

– Sandro ! Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je venais vous proposer de déjeuner, toi et David...

Il s'interrompt et examine mon visage.

– Louisa, qu'est-ce qui se passe ? Tu es livide. Ça ne va pas ?

Dans son inquiétude, Sandro est spontanément passé au tutoiement. De mon côté, je tente de me maîtriser tant bien que mal.

Je ne peux pas lui dire ce que j'ai vu. Je ne peux pas trahir David, jamais.

– Si, si, tout va bien... Un peu de fatigue sans doute.

– Tu as mangé, ce midi ?

Voilà l'explication rêvée à mon état.

– Non, justement, non. Ni petit déjeuner, ni déjeuner... Je dois sans doute faire un peu d'hypoglycémie.

Sandro se détend et revêt son masque d'ironie taquine.

– La voilà donc, l'explication ! Mon cousin t'affame !

Il appuie sur le bouton du rez-de-chaussée.

– Il ne sera pas dit que ma famille te laissera mourir de faim : je t’emmène immédiatement manger quelque chose ! Et d’ailleurs, où est-ce qu’il est, David ?

– Il est allé enregistrer une émission de télé.

Je suis mal à l’aise. Je ne veux pas parler de David.

Comment l’évoquer sans raconter ce que j’ai vu, dans cette abominable pièce sans fenêtres ?

Sandro reprend son air inquiet :

– Tout va bien entre vous deux ?

– Oui. Ne t’en fais pas.

Nous marchons moins de deux blocs et rentrons dans une *trattoria* à la décoration épurée. La serveuse nous installe à une petite table au fond. Je m’assois sur la banquette et me débarrasse de mes affaires pendant que Sandro commande :

– Deux linguini aux scampi, s’il vous plaît... Et un remontant pour mademoiselle.

Je proteste.

– Non, Louisa : je ne veux rien entendre. On dirait que tu as vu un fantôme. Un peu d’eau de vie et des sucres lents : voilà ce qu’il te faut, crois-moi.

S’adressant de nouveau à la serveuse :

– Et vous nous mettrez également une bouteille de Primitivo di Manduria, année 2008.

Sandro s'installe à son tour. L'employée pose un petit verre devant moi.

– Les pâtes arrivent dans trois minutes.

Sandro se saisit du breuvage, qu'il me tend.

– Cul sec, Louisa. Je ne vais pas te poser de questions sur ce qu'il s'est passé avec David, j'imagine que vous vous êtes disputés et cela ne me regarde pas mais, par contre, il faut ramener des couleurs à ce joli visage maintenant.

Obéissante, je m'exécute.

– Bien. Désormais, nous pouvons passer un agréable moment.

Sandro se fend d'un grand sourire qui me réchauffe le cœur. Être avec lui me fait du bien. Côté l'entourage de David, ça me rassure et me donne l'impression d'être ancrée dans sa vie. Que ce que nous avons ensemble, malgré sa part d'ombre et ses secrets, est réel.

Sandro, comme à son habitude, passe le déjeuner à faire le pitre alors que je déguste ce qui doit sans doute être les meilleures pâtes de New York. Il me ressert de ce vin délicieux. Même si je me détends au fil des minutes, parfois, la frayeur m'envahit de nouveau. Des images de la « pièce maudite » resurgissent dans ma mémoire. Sandro fait mine de ne pas remarquer que mon regard s'assombrit par moments et redouble d'efforts pour me distraire – ce qu'il réussit magistralement à faire.

– Il y a une exposition de Basquiat au MoMA : ça te dirait ?

J'accepte avec empressement. Je ne veux pas me retrouver seule avec mes pensées, et Sandro est de très bonne compagnie.

Nous nous rendons au musée en taxi. Nous déambulons devant les toiles immenses de l'enfant prodige de Brooklyn. Sandro me parle du vieux New York, celui des années 1980. Je l'écoute, attentive, me raconter l'émergence de la culture hip hop, les graffitis qui ont soudain fleuri sur les métros et les

façades, l'esprit festif de la jeunesse, les clubs où l'on pouvait croiser Andy Warhol et sa bande... Toute une époque qu'il n'a, de son propre aveu, pas véritablement connue car il était alors trop jeune, mais dont il garde tout de même une nostalgie touchante.

Il est déjà 18 heures lorsque nous sortons du musée. David n'aura par fini avant une heure. J'hésite à aller l'attendre devant le studio d'enregistrement. Malgré l'agréable après-midi que je viens de passer, je sens qu'il me faut d'urgence une explication – même si l'idée de ce que je risque d'apprendre me terrifie. De toute façon, je ne sais pas où me rendre. Peut-être que si j'appelais Gary ? Mais j'ai laissé son numéro à l'appartement de David. Je réalise que j'ai oublié de passer à l'hôtel empaqueter mes affaires... De toute façon, il est hors de question que je m'installe chez David avant d'avoir eu une sérieuse explication avec lui. Mais par quel bout prendre cette discussion ? Sandro interrompt le fil de mes pensées :

– Louisa, j'ai rendez-vous au Rainbow Room avec quelques amis. Tout ce que la jeunesse dorée de Manhattan compte de plus amusant et de plus infréquentable. Voudrais-tu te joindre à nous ? On t'aidera à patienter jusqu'à l'heure de ton rendez-vous avec David.

J'accepte de bon cœur : je ne me sens pas du tout d'errer seule dans la ville. Nous grimpons dans un taxi et arrivons au bar, situé au dernier étage d'un building, avec une vue imprenable. Je me sens vraiment piteuse, avec ma chemise d'homme et mon jean, surtout lorsque Sandro me présente Chloe et Olivia, « sœurs siamoises de la nuit new-yorkaise », Taylor, « rentier romantique de son état » et Chelsea, « dernière héritière d'une dynastie dont on a oublié jusqu'au nom ».

Taylor bondit et tire un fauteuil club pour que je puisse m'installer puis fait signe au serveur.

– Six Bellini's, s'il vous plaît.

Un pianiste joue des standards de jazz. Olivia demande :

- Sandro, *chiaro*, comment était Trieste ?
- Ennuyeux comme Venise, et bien plus laid.
- Tu y as fait des rencontres intéressantes ?
- Aucune. Pour ça, j’ai dû attendre que les hasards de la vie me conduisent en Toscane, où j’ai trouvé mademoiselle que voici...
- Louisa, que faisiez-vous en Toscane ? Votre famille y possède une propriété ?

Sandro répond à Chloe à ma place.

- Figure-toi que la fascinante Louisa Mars était là-bas en compagnie de mon cousin, dont elle semble supporter la compagnie et le caractère ombrageux.

Je ne me sens pas spécialement à l’aise face à ce groupe désinvolte et sarcastique. Les trois filles portent des robes de cocktail et des bijoux somptueux. Taylor me regarde avec un air insistant que je n’arrive pas à décrypter. Discrètement, je consulte mon portable.

Bon sang, que fait David ?

Le serveur apporte une deuxième tournée de Bellini’s. Chloe tente de m’interroger sur David et la nature de notre relation. Je prends bien soin de rester la plus évasive possible. Chelsea et Olivia ont quitté la table depuis belle lurette. Elle se tiennent désormais à côté du pianiste qu’elles accompagnent de leur chant. *I put a spell on you, because you’re mine*. Taylor se lève et tend la main pour m’inviter à danser. Le serveur dépose sur notre table la troisième tournée. Je consulte de nouveau mon portable. Il est 20 h 15 et toujours rien. En temps normal, cela me rendrait simplement un peu anxieuse mais, après ce que j’ai vu ce matin, la négligence de David me semble intolérable. Chloe demande :

- Ne serait-il pas temps de dîner ?

Sandro rétorque, au nom du groupe :

– Dîner, alors que le cœur de tout le monde est à la fête ? Tu n’y penses pas ! Allons plutôt au Marquee, on soupera ensuite.

Sans que je comprenne comment, je me retrouve dans un taxi avec Olivia et Sandro. Le reste de la bande est à notre suite. Nous arrivons à l’entrée d’un club et coupons la file. Le physionomiste à l’entrée serre la main de Sandro, il embrasse Olivia puis nous laisse passer. Une hôtesse nous installe à une table à l’étage. Le serveur se précipite vers nous avec un seau à champagne. La musique qui passe en ce lieu m’inspire moins que le jazz du Rainbow Room. Mon téléphone, soigneusement rangé dans ma poche, ne vibre toujours pas. Je sens le dépit m’envahir. Ainsi, ces trois premiers jours à New York n’auront été qu’une parenthèse enchantée. Je savais que David, après s’être tant ouvert, se refermerait aussitôt mais ça n’empêche pas une infinie tristesse de s’emparer de moi alors que ma plus grande crainte se confirme.

Qu’il aille au diable, avec son indifférence et ses mystères !

Et puis m’espionner, espionner mes proches... Trop, c’est trop. Je me lève et titube. J’entends la voix de Sandro qui me crie :

– Où est-ce que tu vas ?

Je ne répond pas et descends l’escalier, chancelante. Je vais m’installer au centre d’une piste qui, malgré l’heure, est déjà remplie. Je danse, une flûte de champagne à la main. Taylor ne tarde pas à me rejoindre ; Sandro et les filles arrivent à leur tour. J’essaie de calquer mes mouvements sur les leurs. Taylor me soulève et me fait tourner dans les airs. J’entends Sandro dire :

– Bas les pattes, Tye.

Maintenant, mes pieds sont de nouveau posés sur le sol. La tête me tourne. J’ai perdu toute notion de l’heure. Je sors mon portable. Pas loin de 22 heures. Toujours aucune nouvelle. C’est alors que je constate, horrifiée, qu’aucune barre de réseau ne s’affiche à l’écran. Je ne capte pas dans le club ! Paniquée, je quitte précipitamment la piste et me rue vers la sortie. Et

si David avait tenté de me joindre ? Je perds l'équilibre en passant la porte. Oh, mince, ça ne va pas du tout là. Je prends appui contre un mur. Sandro, qui m'a suivie, s'approche.

– Ça ne va pas ?

– Sandro, je...

Je suis incapable de finir ma phrase tant je me sens mal. Le bruit de la rue m'agresse. Les lumières des phares semblent amplifiées. Je lève les yeux vers le visage de Sandro, qui se dédouble.

– Veux-tu t'asseoir un instant ?

Il m'enveloppe de sa veste et m'aide à glisser le long du mur, mon portable toujours à la main. Ce dernier vibre enfin. Une fois, deux fois... six fois ! J'ai des messages. Il faut que je les écoute. Je compose avec difficulté le numéro de mon répondeur, me trompe de touches... C'est alors que j'entends une voiture piler et une porte claquer.

– Sandro ! Tu la lâches immédiatement !

David ? ?

Sandro se retourne et tente de protester mais s'écroule soudain à mes pieds, assommé d'un direct du droit asséné par son cousin. De loin me parvient la voix de David qui crie des ordres.

– Gary, va immédiatement au vestiaire récupérer les affaires de Louisa... Oui, un sac en cuir bleu et un trench-coat beige.

Deux bras puissants me relèvent et me guident jusqu'à la limousine. Je tiens à peine sur mes deux jambes et ne comprends pas ce qui m'arrive. La portière s'ouvre. David tient ma tête pour que je ne me cogne pas puis m'allonge sur la banquette. J'essaie de faire une mise au point avec mes yeux pour deviner l'expression de son visage, mais cela me cause immédiatement une atroce douleur dans le crâne.

– Louisa, tu vas bien ?

Je suis incapable de répondre. Tout tourne autour de moi. Je sens des bras autour de moi qui m'enserrent, une main qui surélève ma tête ; je sombre...

OceanofPDF.com

4. Histoire d'A.

Aïe !

Un éclair m'a transpercé le crâne alors que je tentais d'ouvrir les yeux.

Oh ! la vache, ce que j'ai mal.

Je n'ai aucune conscience de l'endroit où je suis. J'essaie une nouvelle fois de soulever mes paupières pour constater que je suis étendue sur le lit de David, en chemise et en culotte. Pendant un instant, je suis désorientée. Soudain, tout me revient.

Le Rainbow Room et ses Bellini's.

Le taxi.

Chloé et Olivia.

Le champagne sur la piste du Marquee.

Mon téléphone.

Une bouffée de honte terrible s'empare de moi. Je me redresse le feu aux joues. David doit être furieux !

– Bonjour, Louisa.

Je sursaute et devine, malgré les rideaux tirés, la silhouette de David assise dans un fauteuil.

– Je t'ai préparé de l'aspirine et un verre d'eau. Ils sont sur la table de chevet. Prends-les.

Au ton cinglant de sa voix, je sens bien que je ferais mieux d'obéir sans broncher. Je prends un comprimé et le laisse se dissoudre dans le verre, que je bois par petites lampées. La voix de David trahit l'exaspération :

– Tu as conscience que j'ai dû te veiller toute la nuit ? Tu as conscience de la situation de danger dans laquelle tu t'es mise ? Je ne parle pas seulement des conséquences physiques de... de tes *excès* en tout genre. Je parle également de ce qui peut arriver à une jeune femme étrangère, seule dans la ville, et *visiblement* ivre ! Heureusement que je me suis inquiété ! Heureusement que j'ai envoyé Gary à ta recherche et qu'il a réussi à te localiser !

– David, je... il ne pouvait rien m'arriver de grave : Sandro veillait sur moi.

David éclate d'un rire mauvais.

– Tu appelles cela « veiller » sur toi ? Te laisser boire jusqu'au malaise ?

David se lève et me rejoint sur le lit. Il agrippe fermement mes épaules. Sous le choc, ma tête se renverse en arrière. Ses yeux se plongent dans les miens.

– Tu es trop confiante, Louisa. Tu t'en remets à Sandro, que tu connais à peine. J'aime mon cousin mais c'est un gamin pourri gâté. Je ne sais *même pas* comment je vais réussir à lui pardonner. Je ne sais pas ce dont j'aurais été capable s'il t'était arrivé le moindre mal...

Je me sens affreusement coupable. Tout cela est de ma faute, et c'est Sandro qui paie pour moi. Je m'écrie :

– David, je t'en prie, il ne faut pas lui en vouloir... C'est moi qui ai perdu le contrôle ! Sandro voulait juste me distraire mais j'étais tellement bouleversée, j'ai bu sans même m'en apercevoir !

– *Bouleversée* ?

David a l'air désarçonné.

– Mais bouleversée de quoi ? La journée avait si bien commencé !

C'est le moment.

Courage, Louisa. Si seulement j'avais moins mal au crâne...

– David, il faut que je te dise quelque chose... Hier, après ton départ, je cherchais mes affaires... Et je suis entrée par accident dans ton bureau.

– *Comment ?*

– C'était... C'était un accident ! Toutes les portes étaient fermées, j'en ai ouvert une au hasard, pensant que c'était celle de la bibliothèque !

Mon sentiment d'injustice est total. C'est David qui m'espionne, et il trouve le moyen de se sentir trahi ?

– Le problème n'est pas comment je me suis retrouvée dans cette pièce, David : c'est ce que j'y ai vu.

– Et qu'as-tu vu, exactement, Louisa, pendant que tu fouillais dans mes affaires ?

C'en est trop. Je fonds en larme et ma voix se brise.

– Comment peux-tu te comporter comme si j'étais fautive après ce que j'ai découvert ? Tu m'as faite suivre David. Tu as amassé des informations sur mes proches et sur moi. Et puis cette pièce... Toute cette pièce est atroce et malsaine. C'est quoi, toutes ces coupures de presse ? On dirait un film d'horreur !

David se relève et fait les cent pas, hors de lui.

– Comment oses-tu dire des choses pareilles ? C'est toi qui as fouillé mon appartement, et c'est moi que l'on juge ?

– Je ne te juge pas David : j'ai peur de toi.

À ces mots, il s'arrête, ébahi.

– Peur de moi ?

– Comment veux-tu qu’il en soit autrement ? Est-ce que tu peux imaginer l’effroi qui m’a saisie en découvrant... Je n’ai même pas de mots pour ça. Je ne sais même pas par où commencer pour décrire ce que j’ai vu !

David se laisse tomber dans le fauteuil et passe sa main sur son visage.

– Ok, ok. Je comprends.

Il soupire.

– Ce que tu as vu, Louisa, ce n’est rien d’autre que de la documentation pour mon prochain livre. Je compte écrire un roman policier qui se passe dans les bas-fonds de Brooklyn. J’ai fait des recherches pour m’inspirer d’un fait divers réel. J’ai également contacté un détective privé pour qu’il m’explique ses méthodes d’investigation.

Il s’interrompt un moment, cherche ses mots.

– Quand je t’ai rencontrée, moi aussi, j’ai eu peur. Je me suis senti plus proche de toi que je ne l’ai été de quelqu’un depuis des années. Mais ouvrir un espace dans ma vie à une inconnue, c’est compliqué pour moi, tu le sais. Mon passé m’a rendu méfiant, et ma fortune et mon expérience me disent que j’ai raison de l’être. J’ai sans doute eu tort mais... la tentation était trop grande. J’ai rappelé ce détective et lui ai demandé de se renseigner sur toi avant de te proposer de me suivre en Italie. Je devais être sûr, tu comprends ? Sûr que tu n’en avais ni après l’argent, ni après ma célébrité.

Je reste interdite. Mon cœur se brise.

– Tu as douté de moi ?

David se précipite vers moi et m’étreint, mais je reste comme inerte dans ses bras.

– Je suis désolé Louisa. Je... je n’ai pas l’habitude de faire... ce qu’on fait là, toi et moi. Je ne sais pas comment les autres gens s’y prennent. Je ne

comprends pas comment est-ce qu'ils peuvent accueillir quelqu'un dans leur vie comme ça, sans garanties...

Il s'interrompt.

– Je dois être fou.

Son désarroi est tel ! Et après ce que j'ai découvert depuis deux jours, je ne peux que le comprendre.

– Non, David, non, tu n'es pas fou ! Tu as commis une erreur. Ça arrive. Mais si cette erreur t'a permis de t'ouvrir à moi, alors elle était sans doute nécessaire...

Stupéfait, David me demande :

– Tu veux dire que tu me pardonnes ?

– Bien sûr ! On ne cesse pas d'apprécier des gens à leur moindre faux pas. C'est fini, n'en parlons plus, et j'espère que tu me pardonnes d'avoir douté de toi et d'avoir immédiatement imaginé le pire.

Il m'embrasse avec intensité. Je suis à moitié nue sur le lit et je tremble : de la violence de la scène, de la passion dans ses lèvres, de ses mains sur mon corps.

– Louisa, oh, Louisa... Il faut que nous apprenions à nous faire confiance, toi et moi.

Je murmure, éperdue :

– Oui... Oui... David... Je veux te faire confiance. Aveuglément.

Ses baisers reprennent de plus belle. Au contact de son corps, je m'abandonne tout à fait. Mais David relâche soudain son étreinte.

– Gary a ramené tes affaires hier. Elles sont là, près de la fenêtre. Tu as toujours le foulard que je t'ai offert en Italie ?

Je fais signe que oui. David traverse la pièce, ouvre ma valise, et revient en tenant à la main l'étoffe gris perle aux motifs corail. Avec la soie, il caresse ma peau.

– J'ai une idée. Une sorte d'exercice, ou plutôt de contrat que nous pourrions passer, toi et moi. Pour que nous sachions que nous sommes en sécurité l'un avec l'autre.

Il s'approche de mon oreille et me murmure, avec une voix qui me fait totalement chavirer :

– Je vais te bander les yeux avec ce foulard et, pendant trente minutes, tu vas m'appartenir. Tu verras alors qu'il n'y a rien à craindre de moi.

Quoi ? ? ?

Ce n'est pas tant l'idée d'avoir les yeux bandés qui me fait réagir mais plutôt celle de faire l'amour tout de suite, après une dispute si violente.

– David, je ne suis pas certaine de vouloir... pas tout de suite... je suis encore bouleversée.

Mon ténébreux amant sourit et demande :

– Vraiment ?

Il s'empare alors de ma main et la fait glisser entre mes jambes, à l'endroit critique.

Incroyable !

Je peux sentir mon sexe trempé !

– Je pense au contraire que toi comme moi avons besoin de décharger toute cette tension. Tu ne penses pas ? me dit-il, un sourire en coin.

Le souffle court, j'acquiesce. J'avoue, je suis très effrayée mais aussi très excitée par son autorité, par cette perspective de... de lui « appartenir ».

David commence à défaire sa ceinture. Je déglutis. Ma tension augmente brutalement, ainsi que la température de la pièce. Mes yeux sont rivés sur lui. Sur *cette* partie de son corps.

– Non, Louisa, ne me regarde pas.

Il se penche vers moi. Dans un geste de profonde soumission, je fais glisser mes cheveux le long de mon épaule alors qu’il recouvre mes yeux de l’étoffe. Ses mains nouent le foulard à l’arrière de mon crâne. Je ne peux absolument rien voir. J’entends le lit qui grince, les draps qui se froissent. J’entends le bruit de sa chemise qui atterrit sur le fauteuil. J’entends sa ceinture tomber au sol, le bruit d’une braguette qu’on ouvre. Ce son me rend folle : mes seins durcissent. J’attends.

Une main se pose sur ma nuque et fait basculer ma tête en arrière.

– Je pourrais contempler ton corps offert pendant des heures, Louisa...

Il s’empresse d’ajouter, ce qui me fait frémir :

– Dommage que j’aie d’autres projets.

Une main s’empare alors d’un de mes poignets, puis de l’autre, et les ramène au-dessus de ma tête. Je sens le poids de son corps qui me fait basculer en arrière et m’écrase sur le lit.

– Ne bouge pas.

Comment le pourrais-je ?

David glisse une main sous mon dos. Il la fait descendre le long de ma colonne, jusqu’à mes fesses. Elle passe sous elles et remonte, jusqu’à l’entrée de mon sexe. Instinctivement, mes cuisses s’ouvrent.

– Tu as envie de sentir mes doigts en toi, Louisa ?

J’acquiesce.

– Je veux que tu me le dises. Je veux que tu me le demandes.

Les mots n'arrivent pas à sortir de ma bouche. La réaction de David ne se fait pas attendre : il pose un doigt expert sur la partie la plus délicieuse et la plus exposée de mon anatomie.

– Demande-moi, Louisa.

– Je... Je veux que tu me caresses. Je veux que tu me fasses jouir.

Mon corps entier est en fusion. David joue avec mon clitoris, délicatement, m'emplissant de plaisir mais également de frustration. J'ai envie de l'avoir en moi autant que je savoure cette façon qu'il a de faire monter la pression avec lenteur, jusqu'à me mettre au supplice. Durant de longues secondes. En s'interrompant parfois.

Dieu que c'est bon !

Mais soudain, sa main s'enlève.

– Pas tout de suite, Louisa. D'abord, je veux que tu apprennes à suivre ton instinct. Tu ne peux pas me faire confiance si tu n'as pas confiance en toi-même.

Je sens son corps s'étendre à mes côtés.

– Donne-moi du plaisir, Louisa. Comme tu as appris à le faire en Italie.

Intimidée, je pose une main sur ce que je devine être son torse. Je me concentre soudain sur la sensation de sa peau au bout de mes doigts. Je commence à tracer ses contours. Ici, je peux sentir une veine frémir. Là, c'est un muscle qui se tend. Je ne fais que l'effleurer mais je prends peu à peu conscience de ma puissance. De l'effet que je lui fais, de la manière dont son corps vit et réagit sous mes doigts. Il m'en faut plus.

Je le fais pivoter et bascule. Je me tiens à califourchon sur lui et fais descendre ma main jusqu'à son sexe. Je l'enserre et m'étonne de ses proportions.

Il est... tellement large !

Je relâche mon étreinte et fais remonter un doigt le long de sa verge. Je sens la douceur de sa peau, je sens la raideur extrême de son membre, je sens la douce humidité de son extrémité. Sans même y penser, je passe une main entre mes cuisses pour la mouiller à mon sexe, avant de la refermer lentement sur le sien. Je commence à aller et venir, doucement. Je ne suis plus qu'un corps, à l'écoute et au service d'un autre. J'essaie de me connecter à son rythme. Je descends un peu plus bas sur ses hanches afin que mon clitoris touche sa verge, et continue de la caresser lentement, doucement, pendant que mon bassin bouge de haut en bas. La sensation est divine ! Je joue avec ma frustration : il serait si simple de le faire entrer en moi... Je joue également avec la sienne : je change de rythme, de main, m'adapte à ses mouvements pour les suivre ou, au contraire, les contrarier. Je l'entends haleter sous moi, de plus en plus fort. Je couche mon buste sur lui. Mes tétons, effroyablement durs, entrent en contact avec son torse. J'incline ma tête pour recueillir son souffle à mon oreille. Ce son me rend folle. Je lâche prise et commence à descendre sur lui en prenant soin de laisser mes cheveux courir sur son corps.

Arrivée à son sexe, je raidis ma langue. Mes mains se posent sur ses cuisses et mes doigts pénètrent sa chair. Je peux sentir chacun de ses muscles tendus, alertes, en attente. Je pose ma bouche sur son gland. D'un geste, il me retient :

– Attends, Louisa.

Je sens son bras se tendre. Il fouille, cherche quelque chose. Un emballage se déchire. Je reconnais ce bruit. J'attrape le préservatif dans sa main et le coince entre mes lèvres. C'est avec ma bouche que je déroule le latex sur lui, ce qui a pour effet de le rendre complètement dingue. Il est déjà tellement excité... Je commence à le sucer goulument. Il bascule vers moi.

Il est à ma merci.

Je redouble d'ardeur et tente de le faire remonter le plus loin possible dans ma gorge. J'ai beau être aveugle, jamais je n'ai jamais eu l'impression d'être aussi clairvoyante. D'avoir un tel contrôle, une telle maîtrise de mes gestes.

– Louisa, c'est trop bon...

Je relâche ma langue puis la raidit tour à tour. Avec ma bouche, je forme un étau chaud et humide autour de sa verge. Je lèche, je suce, mon attention entière est focalisée sur sa réaction. Je sens la jouissance monter en lui. Il tente d'aller plus profond en moi. Il agrippe mes cheveux et les serre. Il bouge son sexe dans ma bouche, s'enfonce tant qu'il peut et, de nouveau, les rapports de force s'inversent : je ne suis plus qu'une machine faite pour lui donner du plaisir...

Il pousse un dernier râle et se relâche. Je me retire et roule sur le côté puis me redresse, prête à enlever le bandeau. Je l'entends protester.

– Ce n'est pas fini, Louisa. Il va falloir qu'on s'occupe de toi, maintenant.

Je sens un sourire fendre mes lèvres.

– Tu as appris à me faire confiance les yeux fermés... Mais jusqu'où es-tu prête à aller exactement ?

En ce moment ? Je ne suis pas certaine d'avoir de limites. Mais ça, je me garde bien de le lui dire !

– Tends tes mains vers moi.

J'avance mes bras dans ce qu'il me semble être sa direction. Il s'empare de mes poignets et les serre l'un contre l'autre puis les enserme avec ce que j'identifie être du cuir. Bon sang !

– Tu es d'accord ?

J'opine.

– Ça, c'était ma ceinture...

Il dit ça en m'étendant sur le lit. Je me laisse guider.

– ... et ça...

Il attrape ma jambe droite.

– ... c'est l'une de mes cravates.

Je sens un tissu s'enrouler autour de ma cheville. Il noue l'autre extrémité de la cravate au pied du lit. Il recommence la même opération : autre cheville, autre cravate. Heureusement, la longueur du tissu me laisse une certaine latitude pour bouger, mais au bout d'une dizaine de centimètres, ça coince : mes jambes restent obstinément ouvertes. Dans cette position, il peut faire de moi ce qu'il veut. Cette pensée m'excite atrocement. Je me cabre.

– Chut... Ne remue pas tant.

Il glisse ce que j'identifie comme un coussin sous mes reins, ce qui surélève mon bassin.

– Voilà.

Je le sens glisser entre mes jambes et remonter vers moi. Son corps glisse contre le mien. D'instinct, je tente de refermer mes jambes autour de lui mais mes entraves viennent se rappeler à mon bon souvenir. Je tire dessus, je me balance, mais ne peux rien faire : le moindre mouvement a pour effet de resserrer le tissu autour de mes chevilles, ce qui cause une légère brûlure qui n'est... pas désagréable. Je sens le sexe de David, dur de nouveau, se presser contre le mien.

– Louisa, tu es tellement mouillée...

Il entre en moi, brutalement. Je pousse un petit cri de surprise. Tout mon corps se tend puis se relâche pour le recevoir. Il commence à bouger en moi, profondément. Je peux le sentir *complètement*. J'ai l'impression que son sexe est énorme en comparaison du mien. La jouissance et une légère douleur viennent se mêler. Je découvre une extase alors inconnue. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Je tente de bouger mais n'arrive qu'à donner des petits coups de reins secs à cause de mes attaches. Je sens que ça rend David fou.

– Tu me fais confiance, là, Louisa ?

Je halète de plus belle. Ses mains remontent le long de mes côtes, de mes bras, pour aller maintenir mes poignets fermement contre le matelas. Je me sens totalement écartelée, emprisonnée... Sa langue vient titiller ma poitrine : mon buste se tend vers lui. Il plaque l'une de ses mains sur ma hanche pour me maintenir immobile.

– Tu me fais confiance pour te faire jouir ?

– Oui... Oh, oui...

– Alors abandonne toi tout à fait.

À ces mots, j'oublie tout : je laisse mon corps en prise aux caresses de David. Sa bouche vient se presser contre la mienne, sa langue s'enfonce profondément en moi. Il passe ses mains sous mes reins et surélève mon bassin. Il se décolle de moi et s'enfonce encore plus profondément.

Tellement loin !

Je suis maintenant tout à fait ouverte, tout à fait lascive : je l'accueille en gémissant.

– Oh ! Louisa, ce que c'est bon.

Mes pieds sont posés à plat sur le lit et mes jambes fléchies. Dans cette position, je ne peux plus bouger du tout : c'est David qui fait coulisser son sexe en moi, dans un mouvement de va-et-vient langoureux, effroyablement intense. Je voudrais retirer mon bandeau et le voir mais je ne le peux pas à

cause de sa ceinture. Alors je ferme les yeux et me concentre pour me le représenter : ses mains resserrées autour de ma taille, son bassin qui avance vers moi puis qui recule, son corps tendu dans l'effort... Ça y est, je l'imagine parfaitement.

– Tu es à moi, Louisa.

Sa possessivité me fait perdre la tête. Il augmente le rythme et la violence de son mouvement de va-et-vient. Je suis à un degré de soumission inouï, et pourtant il y a entre nous une grande douceur due à notre complicité dans ce jeu. Le plaisir est tellement intense que ça en devient insupportable. Je gémiss de plus belle.

– Oui ! Jouis pour moi ! Et je jouirai en même temps que toi, Louisa.

Encore un coup de reins. Une vague me submerge. Un deuxième coup de reins. Toute mon attention se focalise sur la sensation dans mon ventre – une tempête, un séisme dont l'onde de choc me parcourt. Je m'entends crier de plaisir. David donne alors un ultime coup de reins, plus profond, plus intense, plus long que tous les autres. Ma bouche se tord dans un râle qui semble ne pas connaître de fin. Puis son corps retombe sur le mien dans un ultime soubresaut.

5. Abandon

31 août

Je suis encore totalement troublée par la dispute qui vient d'avoir lieu mais aussi par la réconciliation pour le moins inattendue qui a suivi. David m'a demandé de lui faire une confiance absolue et je crois y être arrivée. L'étreinte qui a ponctué notre discussion est certainement la chose la plus énigmatique et enivrante qu'il m'ait été donné de connaître. La violence de notre conflit nous a obligés à être totalement ouvert l'un avec l'autre. Nos corps, eux, n'ont pas menti : ils se sont dit leur vérité.

Il est temps.

Je peux l'entendre chanter sous la douche. Lorsqu'il sera revenu, je lui parlerai : je ne veux pas que la rentrée universitaire signe la fin de notre histoire.

Le voilà justement, une serviette à la taille, qui me rejoint. Il se laisse lourdement tomber sur le lit et m'embrasse dans le cou.

– Décidément, avec toi, je vais de surprise en surprise, Louisa.

J'éclate de rire.

– C'est toi qui dis ça ? Toi qui me fais vivre une vie à cent à l'heure et qui m'emmènes aux quatre coins du monde ?

– Ça ? Ce n'est rien. Quand je pense à toutes les autres choses qu'on a faites ensemble...

Il me fait pivoter sur lui.

– Oui, quand j’y pense... Je ne pense pas que cette serviette tiendra bien longtemps en place.

Je rougis et joue les femmes outrées.

– David Fulton ! Vous êtes totalement insatiable !

– Ou totalement accro, qui sait ?

Il me fait un clin d’œil.

Il est temps.

– Peut-être est-ce *moi* qui suis accro à *toi* ? C’est pour ça que j’ai traversé l’Atlantique, acheté des chaussures hors de prix et fait un numéro de charme effroyable à ta tante. Tu y as pensé ?

David se rembrunit.

– Oui, j’y ai pensé Louisa. J’y ai beaucoup pensé.

David se relève alors que je suis encore à califourchon sur lui. Il me repose sur le lit puis me tourne le dos et avance vers le fauteuil. Il commence à s’habiller en silence. Je le regarde avec un air inquisiteur mais il refuse de me faire face. Soudain, il lâche :

– Il ne faut pas que tu tombes amoureuse de moi, Louisa.

Quoi ?

Non, c’est impossible. Il n’a pas pu lancer ça comme ça. Pas maintenant, pas dans un moment si joyeux et si beau. Pas quand je m’apprêtais à lui dire que je voulais rester à New York à ses côtés, quitter Paris, m’inscrire à la faculté ici !

– Pas que je tombe amoureuse de toi ?

Ma voix semble dévastée. Je tente de me ressaisir mais ne peux que répéter, d’un ton haut perché :

– Pas que je tombe amoureuse de toi ?

Je me relève et m'élançe vers lui. J'attrape son bras mais il se dégage. Je supplie :

– David, par pitié, regarde moi... Explique-moi pourquoi tu dis ça...

Il pose sur moi un regard dur.

– Je te le répète, Louisa : je ne sais pas faire ces choses-là.

– Mais quoi ? Quelles choses ? Je ne t'ai rien demandé, moi ! Rien de plus que ce que j'ai déjà... Ce que *nous* avons.

Il passe à côté de moi comme s'il ne me voyait pas, ne m'écoutait pas, et se dirige vers la commode.

– David, parle-moi.

Il redresse la tête et me lance un regard tellement... dur.

– Et te dire quoi Louisa ? Qu'on va continuer comme ça jusqu'à ce que je te rende misérable ? Jusqu'à ce que tu sacrifies tous tes rêves d'amour, de couple, de famille pour me suivre à travers le monde ? Jusqu'à ce que tu finisses par me haïr de ne pas être comme tout le monde, de ne pas savoir être heureux ? De ne pas reconnaître le bonheur quand il est là, juste là devant moi ?

Il s'avance vers moi.

– Je t'avais avertie : de ma vie d'homme, je n'ai jamais aimé personne.

Je m'écrie :

– Ça ne veut pas dire que tu n'aimeras jamais !

Son visage se défigure sous le coup de la douleur.

– Si. C'est exactement ce que ça veut dire.

Il me prend dans ses bras et parle à mon oreille, d'une voix d'autant plus cruelle qu'elle se veut douce.

– Tu ne comprends pas, Louisa, et pourtant je te l'ai déjà dit, je te l'ai même montré : je suis un jouet cassé, un pantin désarticulé. Rien n'a été normal ou apaisé dans ma vie, et rien ne le sera jamais. Aucune femme ne peut changer ça, pas même...

Il s'interrompt un instant.

– Pas même toi.

Il s'avance de nouveau vers le fauteuil club pour ramasser sa veste et l'enfile négligemment.

– Alors qu'est-ce que ça veut dire pour nous, David ?

L'air me manque. C'est atroce. Je ne peux pas croire que ce soit en train d'arriver.

– Qu'il faut que je te laisse partir.

Non. Non non non non non non.

Il pose sa main sur la poignée de la porte.

– David, attends !

Il se fige.

– Dis-moi. Dis-moi ce qui t'a rendu comme ça. Parle-moi : je peux tout entendre. Mais pas que tu ne veux pas de moi. Ça, je refuse d'y croire. Mon corps entier, mon âme savent que c'est faux.

– « Âme » ? Et où est-ce que ça se situe exactement, l'âme dont tu parles, Louisa ? Parce que moi, je t'assure que je ne la sens pas.

Il tourne son visage vers moi. Je peux voir une larme rouler sur sa joue. Pourtant, c'est d'une voix neutre qu'il lance :

– Je sors faire un tour. Prépare tes affaires, j'appelle Gary pour qu'il s'occupe du reste. Rentre à Paris ce soir, Louisa. Oublie-moi, trouve un homme qui sera un peu plus capable que moi de te donner ce que tu mérites.

– Et qu'est-ce que je mérite, exactement ?

– Tout. Absolument tout ce qu'un être humain peut être en mesure de donner à un autre.

Puis il tourne les talons et quitte la pièce.

Je suis en état de choc. Je ne ressens plus rien. Même la douleur me semble lointaine. Je l'examine comme si elle ne m'appartenait pas. Quant à mon corps, il ne répond plus. Je reste inerte, assise sur le lit, à contempler le sol. Pendant une heure, peut-être plus. Mon téléphone n'arrête pas de vibrer. Je l'entends sur la table de chevet. Au bout d'un moment, je réussis à tendre le bras et décroche.

– Mademoiselle Mars ? C'est Gary à l'appareil. La voiture vous attend en bas. J'ai réservé un vol pour vous. Puis-je monter vous aider ? Vos sacs sont prêts ?

Gary tente de garder un ton professionnel mais je peux sentir son inconfort.

– Oui, ils sont prêts. Je ne les avais pas défaits. Je n'en ai pas eu le temps.

Je me lève péniblement et referme la valise de laquelle David avait extrait le foulard, puis rassemble mes vêtements que j'enfile, apathique. Je me retourne et vois l'étoffe de soie qui repose sur le lit. Celle avec laquelle je me suis laissée bander les yeux en signe de confiance, durant l'ultime fois où j'ai fait l'amour avec David Fulton. Elle sera tout aussi bien là. Elle ne signifie plus rien pour moi. Tout est mort à l'intérieur. Tous mes rêves.

J'entends la sonnerie de l'ascenseur qui annonce l'arrivée de Gary. Le son de ses pas s'approche. Il frappe deux petits coups discrets à la porte restée entrouverte.

– Mademoiselle Mars ? Je peux entrer ?

Je me racle la gorge pour pouvoir émettre un son, ce dont je ne suis pas certaine.

– Oui Gary, c’est bon.

Gary porte à son bras mon trench. Avec une infinie douceur, il passe ce dernier autour de mes épaules. Il me tend également mon sac à main et m’aide à me relever. Puis il se penche pour ramasser mes bagages : un objet tombe de sa poche. Son portefeuille. Machinalement, je me baisse pour le récupérer. Une photo a glissé, pliée en deux, dont je me saisis également. C’est un tirage argentique. On voit Gary au centre. Il doit avoir douze ou treize ans. Un bras jaillit du côté gauche et enserre son cou, depuis la partie repliée, ce qui fait que je ne peux pas voir à qui il appartient. Gary sourit alors qu’une jolie rouquine du même âge, à sa droite, embrasse sa joue.

Je connais cette fille.

Judith Campbell ?

Gary m’arrache le portefeuille et la photo des mains.

– Merci, mademoiselle. Vous êtes prête à y aller ?

Je me laisse guider docilement jusqu’à la sortie du penthouse. Mon esprit vient de revenir à la vie. Les pensées tournoient dans ma tête. Si Judith et Gary se connaissaient à l’époque, pourquoi David m’a affirmé n’avoir rencontré son agent qu’à l’âge de dix-neuf ans ? La bâtisse, à l’arrière-plan... J’ai rêvé où c’est bien le foyer où ont grandi les deux garçons ? À qui appartenait le bras qu’on pouvait voir dépasser sur la photo ? Et d’ailleurs, pourquoi avoir plié celle-ci ? Et surtout : QUI tenait l’appareil ce jour-là ? Au moment de grimper dans la limousine, ma décision est prise : trop d’énigmes subsistent concernant le passé de David Fulton. Des énigmes qui pourraient expliquer son refus de me garder à ses côtés. Je dois rester à New York pour découvrir ce qu’il m’a caché. Je dois comprendre ce qui l’empêche de m’aimer.

**À suivre,
ne manquez pas l'épisode suivant.**

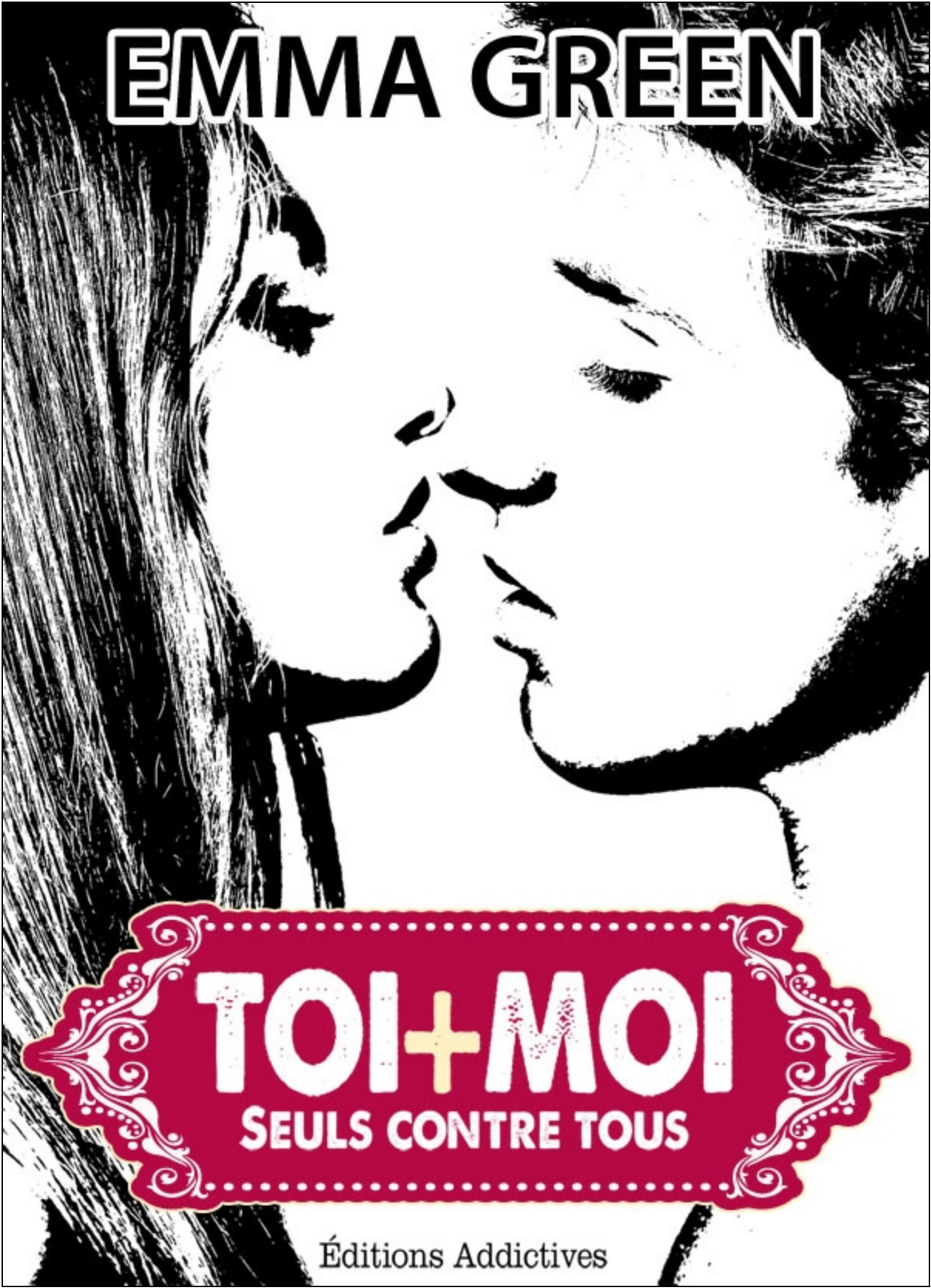
OceanofPDF.com

Egalement disponible :

Toi + Moi : seuls contre tous

Quand Alma Lancaster rencontre Vadim Arcadi à la fac de cinéma de Los Angeles, tout les sépare. Alma, la jeune Franco-anglaise, a tout juste 18 ans, des parents aisés, un petit ami parfait et une vie toute tracée. Vadim, lui, est américain. Il a des origines russes, un passé trouble et ne possède ni famille ni attache. Elle est prisonnière de son milieu, lui est épris de liberté. Elle veut tout découvrir, lui ne veut rien lâcher. Pourtant, ces deux-là s'attirent, se défient, se repoussent, s'apprivoisent... La petite fille modèle et le mauvais garçon torturé n'en finissent plus de lutter pour ne pas s'aimer. Les deux étudiants ne le savent pas encore, mais cette rencontre va changer leur vie à jamais. Et c'est seuls contre tous que Vadim et Alma vont connaître l'amour, sa fougue et ses premiers émois.

Ne passez pas à côté de Seuls contre tous, la nouvelle série d'Emma Green, auteur du best-seller Cent facettes de Mr Diamonds !

A high-contrast, black and white photograph of a man and a woman in profile, facing each other and about to kiss. The image is rendered in a stark, graphic style with deep blacks and bright whites, giving it a stencil-like or high-contrast print appearance. The woman's hair is long and dark, and the man's features are partially visible in profile.

EMMA GREEN

TOI+MOI

SEULS CONTRE TOUS

Éditions Addictives

OceanofPDF.com